

LES ANNALES

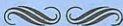
DE NANTES ET DU PAYS NANTAIS

REVUE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LA LOIRE-ATLANTIQUE



**DE LA FOSSE A GUIST'HAU :
LE QUARTIER DE GIGANT**

1^{ere} partie : Médiathèque - Musées - Lycée et Institutions



N° 242

Siège de la Société Académique

19, rue de la Petite Reine - 44100 NANTES

C.C.P. 236 27 R - Nantes

Le numéro - 35 F

SOMMAIRE

1^{ère} PARTIE

Introduction	Claude KAHN
Avec Paul Dauce : ce magicien du trait	Robert JOUBIER
La Médiathèque	Agnès MARCETTEAU-PAUL et Annie OLLIVIER
Hectot, pharmacien botaniste sur la Fosse	Anne-Gaëlle ROUSSELY
La maison du Pas-Périlleux, de Marc Elder	Jean-François CARAES
L'Hôtel Durbé : demeure de Mathurin Brissonneau et des Lotz	Robert JOUBIER
Renaissance	Georgette HEURTIN
La rue de Gigant	Jacques de SALLIER-DUPIEN
La rue de la Rosière d'Artois	Christiane DESAMIS et Yvette LE GOFF
Un temple protestant, une synagogue	Claude KAHN - Jean LANDAIS
Le musée Dobrée, des racines pour un nouveau millénaire	Jacques SANTROT
Palais Dobrée	Maurice RICHARD
La Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France	André BONNAUD
La Saint-Jean-Porte-Latine au musée de l'imprimerie	Philippe BRETEAUDEAU Philippe ROCHARD - Maurice WABLE
L'errance de l'externat dans le quartier du Boccage	Michel BRION
Les fidèles compagnes de Jésus à Nantes.	Mère Thérèse DE RANCÉ
L'Institution Saint-Michel - 1824-1977	Catherine BRISOU
Le lycée Gabriel Guist'hau	Armand EVE
Le Central Téléphonique, rue Maurice Sibille	



Sur notre couverture :
«Figure de Proue»
dessin inédit de Paul Dauce



Droits de reproduction réservés

- Prix de l'abonnement et de la cotisation 1992 -

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. En cas de souscription après la parution du premier numéro, celui-ci sera envoyé aux nouveaux abonnés.

Prix de l'abonnement pour l'année 1992 (4 numéros des Annales) : 75 Francs.

Le montant de la cotisation de membre de la Société Académique de Nantes et de Loire-Atlantique, donnant droit aux 14 Conférences, est fixé à 65 Frs pour l'année 1992.

Modalités de paiement : Nos sociétaires et abonnés sont priés de verser les fonds par chèque postal ou bancaire à l'ordre de la Société Académique de Nantes et de L.A., 19, avenue de la Petite Reine, 44100 NANTES. C.C.P. n° 23 627 R Nantes.

LES ANNALES DE NANTES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LOIRE-ATLANTIQUE

Fondée en 1798 pour cultiver Lettres, Sciences et Arts

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 27 DÉCEMBRE 1877)

Anciens Présidents : MM. Auguste PAGEOT - Alfred GERNOUX - Xavier du BOISROUVRAY

Présidente : **Jacqueline HAUTEBERT**1^{er} Vice Président, Secrétaire Général : **Marcel CHOUTEAU**Vice Présidents : **Armand EVE - Georges LESIEUR**Secrétaires Adjoins : **Georgette HEURTIN - Simone EVE - Daniel RICHARD**Trésorier : **Lyonel PELLERIN**Trésoriers Adjoins : **Suzanne PAGEOT - Suzanne MARTINOT - Henri MARTINEAU**Bibliothécaires : **Suzanne MARTINOT - Florence ROYER - Jacqueline TUSQUES**
Annales : **Claude KAHN (gérant) - Yvette LE GOFF - Christiane DESAMIS - Robert JOUBIER**- Responsable des Conférences : **Gilberte MARTINEAU**- Responsable des Relations avec la Presse : **Henri MARTINEAU**- Concours littéraires : **Huguette CHOUTEAU - Geneviève DARTOIS**- Missions diverses : **L. COURVILLE, J. DOUCET, C. ROBIN**

Comité d'Honneur : Mmes CHAPEAU, GUITER, VIVANT. MM. BOUYER, CHIFFOLEAU, FAUGERAS, GUÉRIFF, JOALLAND, LEBLANC, LENOIR, LEROY, LEPETIT, NOUAILHAT, RAVILLY, de SALLIER DUPIN, TEXIER, de WISMES.

INTRODUCTION



Ce numéro des Annales, comme celui qui le suivra au mois de Juin 1992, est consacré au Quartier de Gigant : de la Fosse à Guist'haou. Le dessinateur nantais Paul Dauce nous a fait l'honneur et l'amitié d'illustrer notre couverture d'une superbe «Figure de Proue». Robert Joubier nous dépeint «ce magicien du trait» et, au nom des amis de la Société Académique, l'assure de notre gratitude.

Nous avons déjà étudié la Fosse, en 1982, dans nos Annales n° 204, mais l'histoire de ce quartier nantais est tellement riche ! Aujourd'hui nous évoquons :

- A l'emplacement de l'ancien Hôtel des Douanes, la Médiathèque qui abrite la Bibliothèque Municipale avec Agnès Marcetteau-Paul et Annie Ollivier ;

- Le pharmacien Hectot, premier directeur du Jardin des Plantes dont Anne-Gaëlle Rousseley nous retrace la vie exceptionnelle ;

- «La Maison du Pas Périlleux», prétexte à un roman de Marc Elder, que nous explique Jean-François Caraës, attaché de Conservation du Patrimoine aux Archives Départementales ;

- Le magnifique hôtel Durbé, demeure de Mathurin Brissonneau qui contribua avec son frère et son gendre Lotz au développement de l'industrie nantaise. Alphonse Lotz fut, en outre, le mécène du peintre-graveur Auguste Lepère, que nous évoquons à plusieurs reprises dans ce numéro. Cet hôtel Durbé, brodé de ferronneries prestigieuses, penche dangereusement et est un exemple de la dégradation de ces immeubles

du XVIII^e siècle du port, dont Georgette Heurtin nous laisse entrevoir «La Renaissance».

Derrière les façades de ces belles maisons du Quai, un quartier calme et cosy, le quartier de Gigant, devient au cours du XIX^e siècle un nouveau centre culturel où se concentrent les Musées et l'Enseignement, avec la rue de Gigant, la rue de la Rosière d'Artois, où se construisent, à proximité de l'Eglise Notre-Dame-de-Bon-Port, un temple protestant et une synagogue.

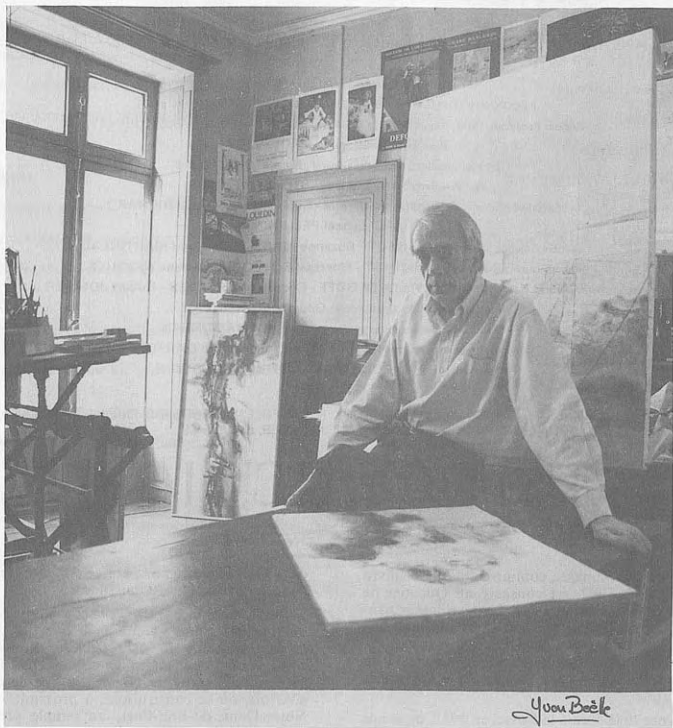
Nous tenons à remercier bien vivement le Conservateur des Musées Départementaux, Jacques Santrot ; André Bonnaud, Président de la Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France, société étroitement liée aux activités du Muséum ; Anne-Marie Bertrand, Directrice de la Bibliothèque Municipale de Nantes, et Robert Colombeau, Directeur du Musée de l'Imprimerie, de leurs contributions à cette revue.

Pour l'Enseignement, Michel Brion nous retrace «les Errances de l'Externat», Mère Thérèse de Rancé nous parle des «Dames Noires» et Catherine Brisou, Présidente des Anciens Elèves, nous fait l'histoire du Lycée d'Etat Gabriel Guist'haou.

Enfin Armand Eve évoque la création du Central Téléphonique de la rue Maurice Sibille.

Merci à eux et à tous ceux qui, en prêtant des documents ou des photographies, nous ont permis une heureuse illustration de ce numéro des Annales.

AVEC PAUL DAUCE : CE MAGICIEN DU TRAIT



Paul Dauce dans son atelier à proximité du port

«Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâturs...». «Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense...».

Ainsi s'exprime Charles Baudelaire dans un de ses «Petits Poèmes en Prose», intitulé «Un hémisphère dans une chevelure», véritable «Invitation au Voyage» que Paul Dauce a merveilleusement transposé dans le dessin de notre couverture des Annales, rappelant l'atmosphère du port de Nantes à son apogée où les voiliers au grément compliqué, les trois mâts avec leurs figures de proue se balançaient doucement au gré du roulis imperceptible du port.

Paul Dauce est un maître du dessin, un dessinateur né : dire en noir et blanc les rêves de son esprit est réservé à quelques artistes privilégiés. Ce Nantais à la classe d'un Yves Trémois, d'un Michel Ciry.

Né en mars 1934, il passe par l'École des Beaux-Arts de Nantes, dirigée par Monsieur Le Guillou ; ses professeurs de dessin : MM. Guy Baty et Pichon.

A 20 ans, en 1954, il réalise sa première exposition à la Galerie Bourlaouën, dirigée par Madame Chauve. Et fait exceptionnel, tous les deux ans ou presque, par une sorte de contrat moral, dans un climat d'amitié, les expositions se succèdent chez cette Quimpéroise d'origine, devenue une authentique Nantaise. Les jours de vernissage, tous ses amis, tous les amateurs se pressent pour couvrir ses créations.

Son palmarès est éloquent, des expositions à Angers, Rennes, Bordeaux, Périgueux, Paris... Lui permettent de remporter à plusieurs reprises le 1^{er} Prix dans la section dessin. A l'étranger, il expose à New-York, Bruxelles, Anvers, Bâle...

Il fréquente assez régulièrement les Salons de Paris, les «Indépendants» et «des Artistes Français» où le jury



Carnaval de Venise

lui attribue une Médaille d'Argent et l'année suivante en 1981, pour un dessin du Carnaval de Venise, la Médaille d'Or des Artistes Français.

Il est imprégné du Carnaval de Nantes, mais par besoin d'évasion c'est le Carnaval de Venise et celui de Bâle qui l'inspirent. Sans doute les costumes et les masques y sont plus précieux, plus mystérieux et Venise, la Ville des Doges, offre un décor d'exception pour ses créations.

C'est également, un excellent lithographe, il a illustré plusieurs ouvrages d'art dont «Daphnis et Chloé» pour l'éditeur Pierre de Tartas. En 1988, il participe à un ouvrage collectif «Brocéliande ou l'obscur des Forêts». En 1990, pour le même éditeur, sur un texte de Philippe Le Guillou, il illustre seul «Les Immortels : Merlin et Viviane». Membre de l'Académie de Bretagne, ses illustrations ornent chaque année les cahiers de cette Académie ; ses dessins répondent aux poèmes du poète et ami Yves Cosson.

Un hommage spécial lui a été rendu au Palais des Arts à Saint-Jean-de-Monts en 1988. Et cette même année, la ville de Nantes lui a décerné le Prix Pineau-Chaillou.

Un souhait pour terminer, que le Musée des Beaux-Arts de Nantes, qui vient d'inaugurer avec succès un Cabinet du Dessin et de l'Estampe, pense à réserver à cet artiste Nantais un hommage mérité dans un proche avenir.

En suivant l'itinéraire artistique de Paul Dauce, on appréciera la sûreté de son trait, la maîtrise de ses compositions. Son œuvre a la solidité d'une œuvre peinte : les rehauts de lavis, de crayon, de fusain donnant à ses créations : consistance et densité.

On découvrira qu'au-delà de ses rêves, des symboles, qu'il matérialise avec une grâce poétique, Paul Dauce ne se contente pas de nous mettre en présence d'une harmonieuse et insolite beauté, mais qu'il conduit chacun sur les chemins de l'évasion et de la réflexion.

Au nom des amis de la Société Académique, tous mes chaleureux remerciements pour votre accueil et votre générosité.

Cette «Figure de Proue» restera un fleuron de nos «Annales».

Robert JOUBIER





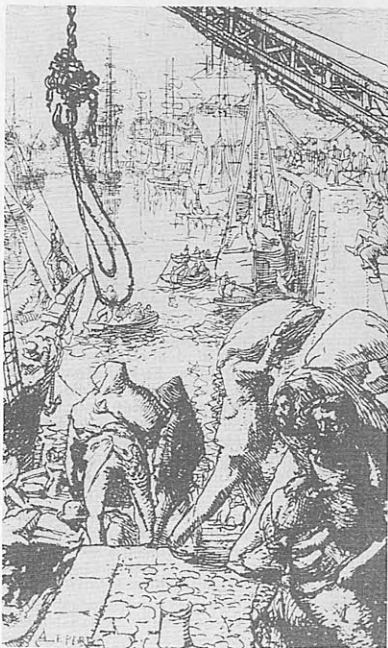
De l'hôtel des Douanes à la Médiathèque

Les promeneurs qui longent le quai de la Fosse, en cette année 1991, découvrent au numéro 24 de ce quai qui a gardé cette dénomination symbole de l'époque où la Loire coulait le long de ses berges, un immeuble en verre et béton parfaitement intégré à l'architecture des immeubles voisins du 18^{ème} siècle. Ce bâtiment, témoignage de l'architecture des années 1980, abrite la Médiathèque de Nantes.

Le terrain d'environ 3 000 m² sur lequel elle est bâtie, connu des utilisations successives au fil des siècles. Terrain marécageux, propriété de l'évêque de Nantes, ses seuls occupants furent longtemps des héros qui s'y rassemblaient d'où le nom de la rue toute proche (rue de l'Héronnière). En 1516, le Roi François 1^{er} ordonne la destruction des constructions en bois qui gênent la circulation sur le fleuve et la construction d'un quai avec des cales inclinées en pierre. Les travaux connurent des interruptions et furent achevés en 1624. Six cents mètres de quais permettant de longer le fleuve depuis le Port-au-Vin et d'accueillir de nombreux bateaux. Aucun plan d'ensemble ne fixe les règles d'urbanisme. Au XVIII^{ème} siècle, la ville prenant de l'extension, la construction d'immeubles le long du quai fut envisagée par les armateurs et les financiers nantais dans l'esprit de ceux construits sur l'île Feydeau. En 1728, la Communauté exigea l'alignement des maisons «pour l'embellissement du quai de la Fosse». Les constructions s'élevèrent peu à peu. Vers 1770, l'Hôtel des Douanes ou de la Douane fut achevé à l'emplacement actuel de la Médiathèque. Situé à l'époque au n° 37 du quai de la Fosse, l'immeuble ne doit pas être confondu avec l'hôtel des Tourelles plus ancien, situé plus à l'Ouest (Cf. l'article de J.Y. de Sallier Dupin dans le Cahier des Amis de la Bibliothèque n° 8). Ses plans sont l'œuvre de l'architecte Ceineray. Il appartient à l'un des trois types de bâtiments construits au XVIII^{ème} siècle décrit par P. Lelièvre dans «Nantes au XVIII^{ème}». Il est constitué «par un ensemble important de quatre corps de bâtiments égaux, ordonnés autour d'une cour intérieure de vastes dimensions accessibles aux voitures et communiquant avec l'extérieur par une porte cochère». L'Hôtel de la Villeteux, situé sur l'île Feydeau est un des exemples de ce type de construction. En élévation, les immeubles construits à l'époque présentent «des caractères communs : une série de baies en plein cintre comprenant le rez-de-chaussée et l'entresol assez bas ; au-dessus, deux étages assez élevés et généralement un troisième étage plus réduit ou un étage d'attaque». Dans «Évocation du Vieux Nantes», Henri de Berranger décrit ainsi l'Hôtel des Douanes : «un soubassement à refends percé au centre d'une seule arcade, le grand balcon du premier étage, et les balustrades en fer forgé des fenêtres supérieures, quelques agrafes et surtout une grande justesse de proportions donnaient à l'édifice un cachet particulier d'élégance».

En 1857, sur le quai de la Fosse, jusque-là parcouru par les voitures et les piétons, s'installe une voie de chemin de fer. La ligne Nantes-Saint-Nazaire est mise en service. Les occupants des immeubles riverains accueillent ce témoin des progrès industriels avec enthousiasme. Ce ne sera plus le cas un siècle plus tard. La voie est intallée en 1941 dans une tranchée. En

septembre 1943 (le 16 et le 23), des bombardements meurtriers détruisent de nombreux immeubles du quai de la Fosse parmi lesquels on compte l'Hôtel des Douanes. Les ruines seront déblayées, mais aucun bâtiment ne sera reconstruit sur ce terrain avant 1980. Les projets ne manquèrent pourtant pas. Parmi eux, nous retiendrons celui dont la presse se fait l'écho en 1964-1965. Il s'agit de la construction à Nantes d'une Maison de la Culture. Le 27 novembre 1964, M. Biasini, Directeur de l'Action Culturelle au Ministère des Arts et Lettres, déclare à l'Éclair : «Une ville de cette importance ne peut pas ne pas avoir sa Maison de la Culture». En octobre 1965, Nantes-Réalité précise : C'est également en plein centre, rue Neuve des Capucins, que s'élèvera la Maison de la Culture, dont la construction a été décidée en octobre lors de la venue à Nantes de M. Biasini...». Inutile de préciser que le projet en restera là. Le terrain reste inoccupé en surface. Dans son sous-sol, depuis 1955, date à laquelle la voie de chemin de fer fut transféré en souterrain, un tunnel permet aux agents de la S.N.C.F. d'assurer l'entretien. Cette présence explique le grondement que les lecteurs entendent à chaque passage de train.



Nantes en 1900, par Auguste Lepère
(Cliché Thierry Alaphilippe)

Bibliothèque Municipale Nantes

En 1977, la Municipalité lance la réflexion sur le déménagement de la Bibliothèque Municipale installée depuis 1900 dans les murs du Musée des Beaux-Arts. Très vite, il apparaît qu'il est indispensable que l'emplacement choisi soit situé en centre-ville. Après quelques hésitations entre Beaulieu et le Champs de Mars, la «dent creuse du quai de la Fosse» remporte tous les suffrages. C'est ainsi qu'on nommait à l'époque ce terrain vague boueux qui servait surtout de parking. Le 26 février 1979, le Conseil Municipal entérine ce choix. Le 17 décembre de la même année, un concours d'idées pour la nouvelle construction est lancé. Le 7 mars 1980, trois projets sont retenus parmi les 17 présentés au jury. Le 17 novembre, l'équipe composée des six architectes Paul Ferré, Jean-François Salmon, J.L. Benoist-Gironnière, Jacques David et Michel Bureau est désignée lauréate du concours. Les deux autres équipes concurrentes étaient celles des cabinets A.I.A. et Cormier-Dulieu. Dans le programme remis aux architectes apparaissent plusieurs contraintes : respect du style architectural (le quartier est dans le secteur sauvegardé), création d'un parking, développement d'activités diverses dans l'immeuble. Les architectes ont choisi d'insérer leur bâtiment dans le tissu urbain en refusant de lui donner «un caractère monumental et institutionnel», en créant des rues intérieures, des passages, en privilégiant la transparence. Ils ont également cherché à introduire dans leur projet le rappel d'un certain nombre d'éléments «phares» constituant l'histoire urbaine de la ville. La surface au sol n'est pas entièrement utilisée pour la construction. Deux nouvelles places sont créées : l'une sur le quai est la conséquence de «l'analyse du développé du quai» qui laisse apparaître de nombreux vides (place de la Duchesse Anne, du Bouffay, de la Bourse, du Sanitat) ; l'autre située à l'angle de la rue de l'Héronnière et de la rue Neuve des Capucins rappelle les cours intérieures des immeubles qui lui font face. La façade du quai de la Fosse, malgré son apparence moderne, est conçue comme ses voisins du 18^e siècle : des balcons de verre ou de béton sont créés, des arcades se développent au rez-de-chaussée. Le grand escalier est un clin d'œil au Passage Pommeraye.

Les travaux du bâtiment débutèrent le 1^{er} mars 1982. Trois ans plus tard, la Bibliothèque y installait ses premiers livres. Elle occupe 9 600 m². La surface totale de l'équipement est de 13 300 m² auxquels s'ajoutent les 12 000 m² de parking public. La Bibliothèque-Médiathèque offre aux lecteurs de nombreux services : espaces adultes et enfants où les livres sont empruntables, salle de lecture sur place riche de nombreuses encyclopédies, discothèque, vidéothèque, logithèque, salle du fonds local. A tous ces documents en accès libre s'ajoutent les collections plus anciennes conservées dans les magasins sur trois niveaux.

Les fonds

Les lieux, nous venons de le voir, ont une longue histoire quand la Médiathèque y est construite. La Bibliothèque Municipale qui s'y installe en 1985 également.

Elle est en effet l'héritière directe de celle du collège de l'Oratoire, ouverte au public dès 1753. A ce noyau initial sont venus s'ajouter accroissements révolutionnaires, acquisitions, dons et legs en une tradition ininterrompue qui fait aujourd'hui la richesse et la diversité de ses collections.

Le XIX^e siècle fut particulièrement décisif à cet égard, la générosité des donateurs rejoignant l'activité

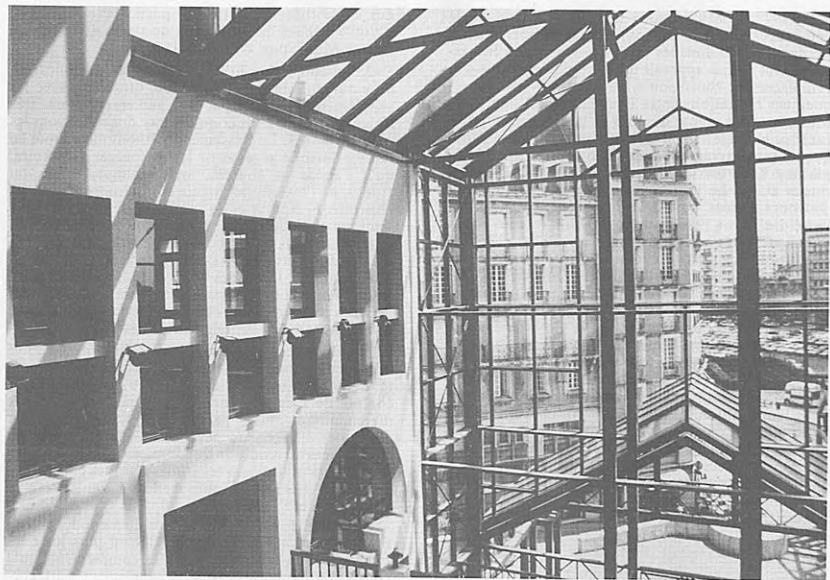
des bibliothécaires, et tout particulièrement celle d'Émile Péhant qui veilla aux destinées de la Bibliothèque Municipale de 1848 à 1876.

On lui doit d'abord l'établissement et la publication du catalogue de la Bibliothèque, qui reste, avec les suppléments publiés par ses successeurs, un très sérieux instrument de connaissance des collections les plus anciennes. Le classement méthodique adopté en fait en outre bien ressortir les ressources : l'histoire, qu'il s'agisse de sources, méthodologie, traités ou études, de l'histoire nationale et internationale ou de l'histoire de Nantes et de sa région, représente à elle seule un tiers des titres. Puis viennent les lettres et, immédiatement après, la rubrique scientifique (17% des fonds). Cette importance des sciences, peu commune dans les fonds des Bibliothèques Municipales, traduit l'intérêt qu'y portaient les Nantais de par leurs activités industrielles et économiques comme la place que leur accordait l'enseignement des Oratoriens.

La Bibliothèque Municipale de Nantes doit à cette histoire de posséder le seul exemplaire complet répertorié de l'édition parisienne de 1567 du manuel de compte de Pierre Savonne, «livre nécessaire à tous marchands et autres personnes, qui s'entremettent d'aucunes affaires, ou négoces affectées à quelques conférences ou rendition de comptes». Son fonds a été par ailleurs utilisé dans les études récentes consacrées aux recherches scientifiques menées à Nantes sous la Révolution et l'Empire.

Ce travail de classement et de traitement des collections permet à Péhant d'apprécier au plus juste les richesses de la Bibliothèque et les compléments qu'il convient d'y apporter. Aussi, parallèlement, s'attache-t-il, en s'appuyant sur la toute nouvelle «commission de surveillance de la Bibliothèque» (que la réorganisation de la Bibliothèque Municipale mise en œuvre en ce milieu du XIX^e siècle prescrit d'établir auprès de chaque établissement) à enrichir les fonds qui lui sont confiés. Aucune opportunité n'est négligée ; les dons, dont on ne pourra retenir ici que les principaux, sont suscités. Les procès-verbaux des séances de la commission, toujours conservés à la Bibliothèque Municipale de Nantes, permettent de suivre les efforts de notre conservateur pour acquérir les «œuvres utiles et spéciales», jugées nécessaires aux besoins de la localité, dans la mesure où «l'organisation nouvelle de la Bibliothèque, dirigée aujourd'hui avec une méthode, et un soin inaccoutumés, en mettant au jour toutes ses richesses, a fait aussi apercevoir les nombreuses lacunes qui s'y font regretter». Le 28 novembre 1858, une dotation de 1 800 F lui permet de se porter acquéreur d'une partie des ouvrages de la vente Scheult. Nous possédons en effet un bel exemplaire du *Livre d'architecture...* de Germain Boffrand relié en plein veau fauve qui porte la mention «acheté 112 F à la vente Saint-Félix Scheult». L'année suivante, il sait de nouveau convaincre les édiles municipaux de ne pas laisser échapper la belle collection de M. Tampon de Lajariette, membre de la commission de surveillance et bibliophile distingué, décédé en novembre 1859. Plus de cinq cents volumes, richement décorés par les relieurs parisiens les plus réputés de la première moitié du XIX^e siècle, sont ainsi achetés 15 000 F aux héritiers de Lajariette, en 1860.

C'est pendant son mandat encore, et grâce aux contacts qu'il sait entretenir avec le monde des érudits et amateurs, que nos collections s'accroissent du fonds Bizeul et en conséquence des archives sauvées du château de Rohan à Blain, si précieuses pour les historiens de la Bretagne ducale, ainsi que de la riche collection d'autographes de Pierre-Antoine Labouchère, toujours largement consultée.



La Médiathèque (Cliché S. Menoret - Mairie de Nantes)

Après la disparition de Péhant, l'élan impulsé continue à porter ses fruits. En 1894, la Bibliothèque Municipale bénéficie du legs de Charles Dugast-Matifeux et de ses importantes collections manuscrites et imprimées, sources essentielles en particulier de l'histoire des guerres de Vendée. On signalera enfin, pour le début du XX^e siècle, une dernière grande collection, à défaut de pouvoir les mentionner toutes. Les milliers d'estampes, imprimés, manuscrits et objets autour de Louis XVII et de la famille royale par Otto Friedrichs sont en effet aujourd'hui consultables à la Bibliothèque Municipale de Nantes.

La fonction patrimoniale de la Bibliothèque Municipale, fruit de ce long et patient enrichissement, se perpétue jusqu'à aujourd'hui dans de récents accrois-

sements tels que le fonds Colette constitué grâce à la générosité de donateurs nantais ou nos dernières acquisitions précieuses présentées dans de récentes expositions. Elle s'illustre avec éclat dans ces prestigieuses collections, mais tient également à l'actualisation courante des fonds poursuivie avec passion et persévérance aujourd'hui comme hier, en particulier dans le domaine local. Achats et dons continuent à y concourir afin de mettre à la disposition de tous l'information immédiate comme les racines de notre communauté humaine, inscrites dans notre histoire proche comme dans la culture universelle dont nos collections sont également le reflet.

Agnès MARCETTEAU-PAUL et Annie OLLIVIER

HECTOT, PHARMACIEN BOTANISTE SUR LA FOSSE

Jean-Alexandre Hectot est né le 6 janvier 1769 à Vatou dans le Calvados, de Laurent Hectot, fabricant de tricots, et de Louise-Catherine Launay, son épouse. Il passe toute son enfance et son adolescence à Vatou et ne possède qu'une instruction à peine élémentaire. Mais l'année 1787 sera déterminante pour son existence, car il part pour Nantes.

En effet, dès l'âge de 18 ans, Hectot vint à Nantes, avec ses deux frères, chez un oncle maternel, François

Delanay qui est droguiste-épiciers rue Bon-Secours. Tout en s'initiant aux affaires de la maison, il lit avec beaucoup d'ardeur le seul livre qu'il ait à sa disposition : « le Dictionnaire des drogues simples », de Nicolas Lemery. Grâce à sa mémoire, associée à une vive intelligence, il retient par cœur cet ouvrage qui devait être, pendant tout le XVIII^{ème} siècle, l'ouvrage essentiel de la bibliothèque de l'apothicaire.

Les apothicaires culminaient à Nantes au XVII^{ème}

siècle. Regroupés en Communauté, ils avaient codifié l'apprentissage et les examens dans la région nantaise. La corporation défendait aussi les apothicaires contre les droguistes et tous ceux qui exerçaient illégalement la Pharmacie. Mais lors de la Révolution de 1789, la suppression des Corporations et l'abolition de tout privilège de profession portèrent une sérieuse atteinte à la Communauté des Apothicaires. Elle sera remplacée successivement par le Collège de Pharmacie puis par un jury de médecine.

Ce changement des structures et des mœurs provoqué par la Révolution apporte à Hectot un véritable tournant dans sa carrière. En effet, bien que peu instruit, Hectot se familiarise, déjà, grâce à son oncle, avec certaines drogues simples. Il est remarqué par Grimaud-Dezallais, un homme instruit en relation avec sa maison. Ce dernier, directeur de l'officine de l'Hôtel-Dieu, lui procure la place d'aide-apothicaire de cet hôpital. Malgré un personnel important à l'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu, il n'y a pas, lorsqu'éclate la Révolution, de véritable pharmacien responsable de l'apothicairerie et de pharmacien hospitalier. Hectot arrive à point nommé pour assurer les fonctions d'apothicaire de l'Hôtel-Dieu. Il est en quelque sorte le premier pharmacien hospitalier nantais. Mais en 1792, la carrière hospitalière d'Hectot ne fait que commencer. Et les années 1793-1794 vont lui donner l'occasion de montrer, à l'Hôtel-Dieu, ses qualités de pharmacien, notamment à cause de l'épidémie de typhus de 1793.

1793, cette sombre année pour Nantes, est marquée par deux événements importants : la guerre de Vendée et l'arrivée de Carrier à Nantes. Et à l'insurrection vendéenne s'ajoutera la crise économique. La paix sociale est compromise et les prisons de Nantes restent pleines. L'entrepôt construit en 1788 rue de l'Entrepôt (devenue rue de Lamoricière) est affecté en octobre

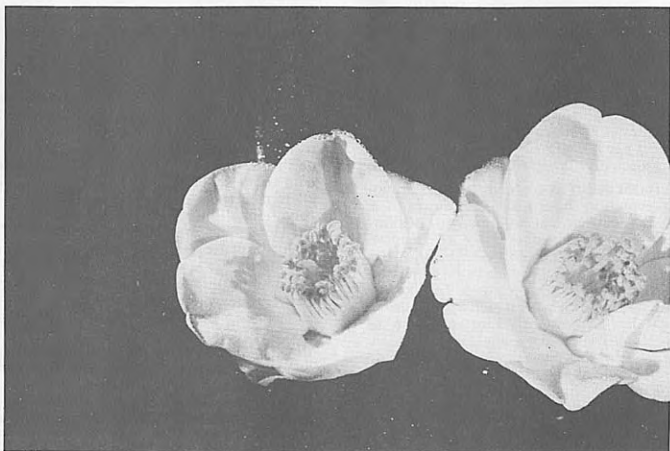


Jean Alexandre Hectot, botaniste herboriste apothicaire pharmacien, fondateur de 2 jardins des fleurs médicinales sur l'enclos des ursulines (Archives Jardin des Plantes)

1793 aux prisonniers. Cinq à huit mille détenus y sont logés dans des conditions notoirement malsaines. L'épidémie de typhus se propage dans les maisons de détention puis à l'entrepôt et à l'Hôtel-Dieu. En juillet 1794, la maladie s'étend dans tous les districts de Nantes. Jean-Alexandre Hectot fut lui-même atteint en 1794 alors qu'il était pharmacien-chef de l'hôpital. La « Notice sur la maladie de l'entrepôt » relate les témoignages personnels et le traitement des malades de l'Hôtel-Dieu et de l'entrepôt. C'est pendant près d'un an, de septembre 1793 à fin juillet 1794, que les effets meurtriers de l'épidémie se feront sentir. Ces conditions difficiles serviront la destinée d'Hectot : chargé de désinfecter l'entrepôt, la Convention le récompense généreusement par la somme de 1000 livres.

Hectot est resté presque quatre ans à l'Hôtel-Dieu, quatre années de travail assidu, pendant lesquelles il fut éprouvé par le typhus. Malgré sa place enviable, de pharmacien-chef, il quitte l'hôpital en 1796 pour se préparer à être reçu maître-apothicaire de la ville de Nantes. En 1794, Nantes compte douze apothicaires installés, dont six dans le quartier de la Fosse dépendant de la paroisse Saint Nicolas. En effet, Louvrier, Lafargue et Dabit sont tous trois à la Fosse, n° 72, alors que Benoist est au n° 65. Nous savons qu'autrefois, on appelait « la Fosse » non seulement le quai du même nom, mais aussi la région comprise entre Saint Nicolas et la Bourse, souvent encore appelée Haute-Fosse. Du fait de la proximité des quais, la Fosse était l'emplacement le meilleur où se trouvaient les plus grandes officines, comme celle des Cigogne au XVIII^{ème} siècle. Hectot, lui, s'installe « à la Fosse n° 65 ». Il est vraisemblablement le successeur de Jean-Louis Benoist qui y était depuis 1790. Il est donc tout proche des sieurs Louvrier et Dabit qui se sont associés pour exploiter une officine, sans doute importante. Comme Louvrier, Hectot appartient à une loge franc-maçonnique (l'Harmonie) où l'élément négociant dominait. La loge est un milieu d'étude, vecteur d'idées directrices, en opposition avec les chambres littéraires et les clubs. Pourtant Hectot est aussi membre d'un club (sans doute le club de la Halle) ce qui lui vaut le surnom de « Musculus ». C'est probablement à sa discrétion et à sa modestie foncière que l'on peut rattacher l'attribution de ce nom qui a remplacé dans les registres hospitaliers entre 1794 et 1796 le nom d'Hectot.

Hectot ne se contente pas de son officine, il se passionne pour la botanique et se consacre à son enseignement. C'est après 1688 qu'apparurent les cours de botanique avec la création du Jardin des Apothicaires, situé sur la butte Saint Nicolas. Différents médecins se succèdent à la chaire de botanique, dont le dernier, François Le Meignen cède la place à Hectot. Il est ainsi le premier pharmacien depuis 1728 à enseigner la botanique au Jardin des Apothicaires. Son prédécesseur, Le Meignen consacre les dix dernières années de sa vie à la création d'un jardin des plantes. A sa mort, Hectot qui l'avait assisté dans ce grand projet fut nommé premier directeur du Jardin des Plantes de Nantes. Le seul témoin de sa direction est l'allée de magnolias dont le premier fut planté en 1807 (à l'âge de 20 ans) par Hectot. Dévastée par l'hiver de 1880, il ne reste aujourd'hui de cette allée que le « magnolia d'Hectot », témoin de son acharnement à réaliser ses projets d'embellissement du Jardin des Plantes. Ce fut une des dernières réalisations d'Hectot en tant que directeur du Jardin des Plantes. Mais un herbar, au Muséum de Nantes, attribué au Docteur Écorchard, semble avoir été commencé par Hectot lorsqu'il était au Jardin des Plantes. D'une richesse exceptionnelle, il renfermait près de 60.000 plantes.



Camellia Hectotiana

Hectot, de par sa formation scientifique s'intéresse à la Société Nantaise d'Horticulture et à la Société Académique. Il appartient à la section d'Agriculture de cette dernière et à la section de Médecine. Il publie ses travaux dans les rapports de la section d'Agriculture. De 1830 à 1842, toutes ses découvertes importantes, ses observations de botaniste et de pharmacien, feront l'objet de notes dans les Annales qui paraissent chaque année à partir de 1830. Un très important mémoire sur le «Noir Animal» et une «Note sur la piqûre des Abeilles» (en 1830) en sont deux exemples. Hectot s'intéresse aussi aux Banques Agricoles. Homme de terrain, il encourage des cultures nouvelles, telles le houblon, le chanvre et le lin et propose de nouveaux engrais. Jusqu'à sa mort, il publiera des travaux importants et originaux qui eurent un retentissement dans tout le département.

Si Hectot a fait part à la Société Académique de nombreuses découvertes, il fut appelé, en revanche, à la Société Nantaise d'Horticulture à donner son avis et

à juger les produits des autres savants et amateurs en sa qualité de Président du Jury. Il s'intéresse aussi à la lutte contre les parasites de l'agriculture. La Société Nantaise d'Horticulture commercialise un produit pour détruire les pucerons lanigères, disponible chez Hectot, à la Fosse. La maison d'Hectot au n° 15 quai de la Fosse était mise à la disposition de la Société d'Horticulture lors des fêtes. Le procès-verbal des fêtes et de l'exposition des plantes comportait la publication descriptive de l'espèce de Camellia baptisée Camellia Hectotiana qu'Hectot s'était attaché à cultiver et à faire connaître.

Hectot consacre les derniers moments de sa vie aux jardiniers qu'il avait contribué à former. A sa mort, en octobre 1843, ceux-ci portèrent eux-mêmes son corps en terre. Son portrait gravé fut distribué avec chaque prix, afin de conserver l'image de cet homme discret qui a tant œuvré pour la botanique et l'horticulture à Nantes.

Anne-Gaëlle ROUSSELY

LA MAISON DU PAS-PÉRILLEUX, de Marc Elder

C'est sur le quai de la Fosse pittoresque et haut en couleurs de l'entre deux guerres que Marc Elder place l'intrigue de son roman «La maison du Pas-Périlleux».

«Dans la maison du Pas-Périlleux, les sensations visuelles, musicales, olfactives, gustatives, tactiles, font une trame chatoyante sur des thèmes de verve populaire et rabelaisienne. C'est la vie débordante et vermineuse au seuil d'un port bariolé de tous crus, parfumé en des relents d'épices, de coaltar et de fumées, livré à une pègre ingénue et sans vergogne».

Voici en quelques mots les grandes lignes de l'histoire : au XVIII^e siècle, le chevalier de Plumangatte, enrichi par le commerce triangulaire, se fait construire sur le quai de la Fosse un magnifique hôtel particulier. En arrière, il édifie un vaste immeuble pour loger sa valetaille, c'est la «maison du Pas-Périlleux», ainsi dénommée en raison de l'inégalité de la ruelle sur laquelle elle donne et qui dévale au port.

Deux siècles plus tard, en 1914, la bâtisse abrite toute une faune, «joyeuse canaille et rebelle et pail-

larde» : la famille Magourie, la veuve Petitjean et ses enfants, la femme Rabu, veuve d'un marin qui, avant de mourir, lui a laissé sept enfants, le serrurier Dabrière dit «Cou de poulet», la mère Brandouille, marchande de poisson et sa fille, le père Tripette, Travouillet dit «Petite Chopine»... Tout ce petit monde survit dans l'agitation du port, logeant dans la baraque insalubre et menaçant ruine, bien entendu sans payer de loyer. La Ville de Nantes exproprie l'immeuble et le vend au sieur Courquetaine pour la démolition. Celui-ci, malgré l'aide de la force publique, ne parvient pas à faire évacuer les habitants. Il saisit la justice qui, avec peine et rebondissements, réussit à faire exécuter l'ordre de démolition.

«Il y avait là, dans ce grouillement plébéien, de l'unanimité, ce dernier n'ayant peut-être pas produit d'autres chefs-d'œuvre». «Tous ceux qui ont connu la Fosse à cette époque auront plaisir à s'y retrouver», précisait G. Rondeau ; on peut même ajouter, tous ceux qui aiment le passé nantais.

Au XVIII^e siècle, la Fosse est le poumon du port de Nantes : à la fois promenade et longue ligne de quais poussant jusqu'à l'Hermitage, encombrée de navires et gabarres derrière les mâts desquels se profilent bientôt la succession des façades richement ornées des armateurs et négociants. Parmi ceux-ci, Étienne O'Riordan, originaire d'Irlande et quelque peu négrier, se rend acquéreur de 1738 à 1746 d'un ensemble de constructions et terrains compris entre la ligne du quai, la rue Cardine et la petite rue de la Verrière. Il y édifie aussitôt l'immeuble qui porte aujourd'hui le n° 70, composé de deux corps de logis séparé par une cour étroite, et dont la façade est classée monument historique depuis 1938. Au premier étage, l'appartement du maître de maison, richement décoré de boiseries d'acajou massif et de trumeaux délicatement ornés de peintures à la Boucher, s'éclaire sur le fleuve par trois consoles dont les balcons s'appuient sur des consoles figurant divinités et monstres marins.

Quand son ami Fernand Pineau-Chailloy y résidait, Marc Elder y viendra souvent :

«Nous marchions au travers du port qui déployait autour de nos yeux ses menzonges. On n'a encore rien trouvé de mieux pour exalter une imagination qu'un bassin décoré du vol des mouettes, de cargos alourdis d'épaves et de ces trois-mâts dont les vergues aériennes prennent les rêves à la volée... L'invitation au voyage se déguste les pieds aux chenêts ou d'un balcon comme le tien qui dominait le port».

Et de l'histoire de cet hôtel de la Fosse, il écrit un roman à partir de ces «récits noués autour de la table», mirages qui sont «comme les rêves qu'un poète peut parfois saisir entre ses rêts subtils, mais qui filent au travers des lourdes proses ainsi que le sable des mains».

La véritable maison du Pas-Périlleux était en fait l'immeuble acheté par O'Riordan en 1741-1742 au fils du corsaire nantais Jean Crabosse, vaste bâtisse de trois étages donnant sur la petite rue de la Verrière et destinée alors à abriter la faune des portefaix, lingères, valets et domestiques en tous genres de l'armateur. Quand celui-ci meurt en 1780 dans son château de Saffré, ses héritiers vendent l'hôtel de la Fosse au riche tanneur Julien-Mathurin Leroux. Puis, les nobles bâtisses connaissent les partages, morcellements, ventes et locations qui sont le lot des immeubles de rapport au XIX^e siècle, avec leur cortège d'habitants

disparates, allant du consul de Portugal à l'épicière Tattevin.

Créé au début du XIX^e siècle à la suite du quartier Graslin, le cours Cambronne ne déboucha d'abord sur rien. On pensa rapidement à lui donner un prolongement : soit un monument public (Monnaie, Musée, Préfecture ou Palais de Justice), soit une voie permettant de relier le quartier Graslin au quai de la Fosse. C'est cette deuxième solution qui finit par être retenue par le conseil municipal et, en 1834, une enquête fut ouverte pour le percement de la rue Cambronne.

«Ce projet avait un double but : parachever l'œuvre de Graslin qui avait créé le premier tronçon de cette artère pour réunir la ligne des quais aux hauts quartiers de la ville, par une voie de vingt mètres à faible déclivité et, d'autre part, supprimer l'amas de constructions insalubres situés dans ce quartier... véritables bouges qui abritent ce que la ville a de plus abject, les ivrognes et les prostituées de bas-étage».

Les obstacles de tous ordres que connut le projet arrêtaient les travaux à la rue de Flandres ; mais la municipalité n'abandonna jamais totalement l'opération et continua à acquérir à l'amiable les immeubles nécessaires au prolongement de la rue. C'est ainsi qu'au début de ce siècle, la Ville de Nantes s'était déjà rendue propriétaire d'un certain nombre de maisons situées rues de Flandres, de la Verrière, des Trois-Barils et petite rue de la Verrière.

Le quartier, s'il conservait sur le quai d'élégantes façades, était devenu, nous l'avons dit, particulièrement insalubre, «une zone d'infection où le taux de mortalité, ainsi qu'il résulte des statistiques du service d'hygiène, atteignait le chiffre le plus élevé constaté dans la ville». Les rapports de l'hygiène signalaient toujours le même état de délabrement des immeubles : toitures, chaînages d'angles, jambages des fenêtres à refaire ; les fosses d'aisance non étanches et entraînant la pollution des puits, cours mal pavés, tuyaux de descente en mauvais état, voire des fosses à fumier au milieu même de cours mal aérées et ne recevant que très peu de soleil. Le prolongement de la rue Cambronne devait supprimer toutes ces mauvaises constructions et participer à un aménagement plus rationnel du quartier.

L'ancien hôtel O'Riordan n'échappait pas à cette situation désastreuse.

Le décor avait son envers : «L'hôtel du traitant où bedonnon, sous le rire de Neptune, des balcons flamboyants, accoste la masure dont les tuffeaux pèlent, rongés par le salin, borde la ruelle chaude que les hôtels embrasent le soir de feux multicolores».

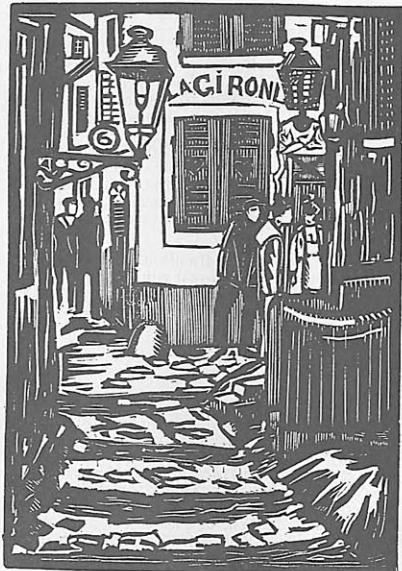
Cette masure de trois étages, ancienne maison Crabosse, devait être un «immeuble de rapport», elle n'était qu'une construction délabrée et malpropre : en plus de l'état des maçonneries, les portes et les fenêtres ne fermaient pas ou étaient dépourvues de serrures, les carrelages ne tenaient pas, la couverture devait être refaite.

G. Rondeau raconte la visite que dût y faire un jour le Secrétaire de la Ville, visite qui ne manquait pas de pittoresque : «On aurait pu se croire dans un laboratoire d'inséctologie, bouleversé par une faune humaine d'apprentis-sorciers».

«Il y avait une certaine cour qui avait été vitrée. Sur l'armature de l'ancien vitrage, tenait en équilibre une autre armature, celle d'un ancien fauteuil. De celle-ci pendaient des stalactites d'une matière qui a un



La Maison des Ancêtres



La Maison du Pas-Périlleux

nom dans toutes les langues, mais dont ce nom ne fut héroïque que dans la nôtre. Et sur un des bras de ce fauteuil pleureur, dormait, sel refuge de la sagesse immobile, un matou, les yeux clos.

«Revenu chez lui, le visiteur eut peine à se débarrasser du nuage de puces qui semblait dépayser son épiderme».

Et pourtant, le n° 3 de la petite rue de la Verrerie abritait 26 personnes, celles dont Marc Elder nous compte l'aventure sous les noms de «Rabu, Magourie, Brandouille et Cie» et qui exercent des petits métiers en rapport avec la vie du port : peu ont un travail fixe ; dans le quartier, on vit beaucoup «à la petite semaine», et le loyer n'est que rarement payé.

C'est ce que constata la Ville de Nantes après qu'elle eût acheté l'immeuble en 1911, à la suite de la décision prise en 1906 de prolonger la rue Cambronne. Le gérant ne pouvait obtenir le paiement des loyers. Les locataires furent congédiés mais les nouveaux, renseignés par leurs prédécesseurs, se sont également refusés à payer, et comme ils sont complètement insolubles, on a dû se borner à leur donner congé pour le 24 juin prochain.

Le bâtiment était ruineux, on ne pouvait en tirer bénéfice, la Ville prit sans attendre la décision de démolir. Encore fallait-il que l'immeuble soit vide, ce qui n'était pas encore le cas : le Commissaire Central de la Ville rédigea un rapport en date du 1^{er} août 1913, qui résumait la situation : «La plupart des gens habitant actuellement cet immeuble y habitaient avant la Saint-Jean, mais avaient été avisés de s'en aller au 24 juin. Se trouvant sans asile, ils ont été logés par la Ville à la Philosophie. Renvoyés de ce dernier lieu sans ordres, ils se sont introduits dans cet immeuble».

Et le Commissaire de donner ordre au brigadier de rue du 5^e canton de monter la garde petite rue de la Verrerie.

Il était temps pour la maison Crabosse de disparaître, la Ville aurait décidé sa démolition. La guerre ayant interrompu l'affaire, il fallut attendre 1919 pour que la «Maison du Pas-Périlleux» disparaisse à jamais !

L'HÔTEL DURBÉ : DEMEURE DE MATHURIN BRISSONNEAU ET DES LOTZ

C'est vers 1830 que les frères Brissonneau vinrent travailler à Nantes en qualité d'apprentis mécaniciens. Originaires du Pellerin, l'aîné Mathurin y vit le jour en 1814, son frère Joseph en 1818. Leur père était tonnelier et négociant en vins, il possédait une certaine fortune.

Leur patron d'apprentissage est Bertrand Fourment qui exploite un modeste atelier de constructions mécaniques au N° 4 de la rue du Chapeau Rouge. Ils ont de l'ambition et, le 13 février 1841, ils lui achètent le droit à son bail et son matériel rudimentaire. Ils fondent un petit atelier de chaudronnerie : la Maison BRISSONNEAU Frères qui ne tarde pas à prospérer et à affiner ses compétences.

Entre temps, Mathurin Brissonneau vient habiter vers 1850 au N° 86 du Quai de la Fosse, l'Hôtel de l'armateur Durbé édifié en 1756 par l'architecte Pierre

Désormais, une vaste cour réunissait les trois anciennes voies sans issues, la petite rue de la Verrerie, les rues Cardine et des Trois-Barils. Un journaliste du *Phare* lui rendit visite le 14 mars 1935 : «Les hautes murailles démantelées conservent une certaine noblesse. Jusqu'à la chute du dernier moëllon, elles écrasèrent de leur mépris les petites maisons blanches qui se serrent contre elles».

Le prolongement de la rue Cambronne, entre la rue de Flandres et la rue de la Verrerie, fut déclaré d'utilité publique par décret du 27 janvier 1935. La Ville s'était déjà rendue à l'amiable propriétaire, à deux exceptions près, de la totalité des immeubles touchés par le tracé de la future voie.

On mit peu à peu à bas les vieilles bâtisses, faisant disparaître «l'Ilot le plus contaminé, le foyer d'infection» qu'on cherchait à éliminer depuis plus d'un siècle. Le tronçon Flandres-Verrerie devait être ouvert courant 1939.

La guerre survint, qui devait suspendre une nouvelle fois l'opération. Celle-ci reprise à la fin de 1946, et la rue du Bâtonnier Guinaudeau fut enfin ouverte dans les années 50.

Enfin, les derniers travaux de démolition ont eu lieu seulement ces dernières années, dégageant enfin la perspective entre le cours Cambronne et le quai de la Fosse.

De la maison Crabosse, théâtre du roman, il ne subsiste rien, tout juste l'annonce d'une voûte de cave faisant saillie au bas d'un grand mur aveugle. «Mais la maison revit avec ses hôtes grâce à Marc Elder, et contre elle, la pioche des démolisseurs sera vaine».

Jean-François CARAES

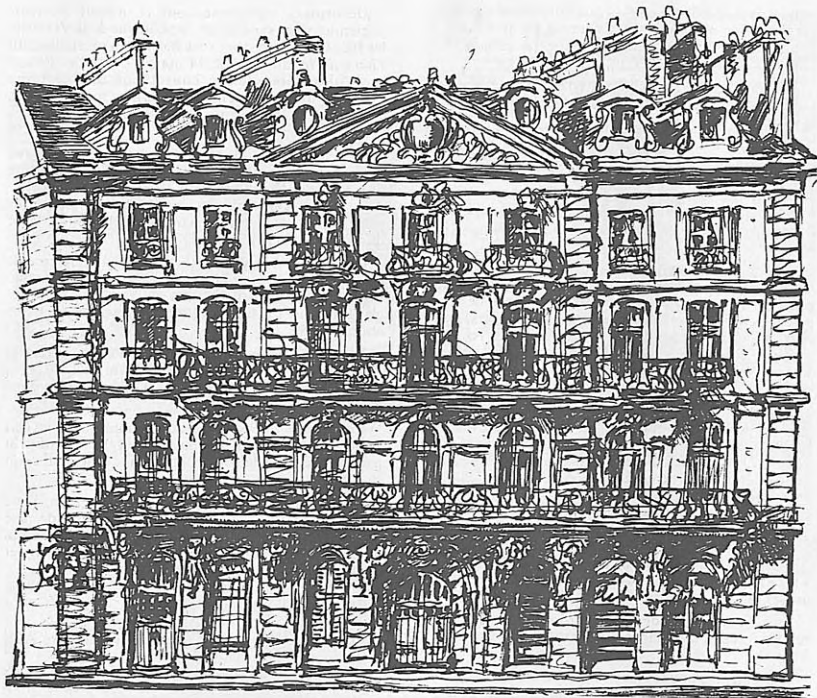
On pourra lire l'article complet sur «La maison du Pas-Périlleux» de Marc Elder ; une opération d'urbanisme à Nantes au début du siècle, dans le Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Nantes et de Loire-Atlantique, année 1984, tome 120, p. 217-234.

Rousseau. Cet architecte réputé a également construit et habité «le Temple du Gout» au N° 16 de l'Allée Duguay-Trouin. A longueur de journée, de son balcon, Mathurin Brissonneau a devant lui le ballet inces-



Mathurin Brissonneau

Joseph Brissonneau



86, quai de la Fosse - Hôtel Durbé - 1756

(Robin)

sant des vapeurs et des voiliers dans le port de Nantes. Les deux frères développent et entreprennent la construction de matériel d'usine pour sucreries et distilleries ; Nantes possède d'importantes raffineries de sucre, la renommée de leur entreprise s'étend dans le monde. Nantes est le premier Port de France, on y construit des navires, d'où un travail intense pour les ateliers de chaudronnerie et de mécanique des jeunes Brissonneau.

En 1866, Mathurin Brissonneau marie sa fille Marie-Amélie à un certain Alphonse François Adolphe Lotz, d'origine alsacienne. Né le 19 février 1840 à Chantenay, après de brillantes études au lycée de Nantes, il devint ingénieur des Arts et Manufactures.

Son oncle, François Lotz, est l'inventeur d'une « locomobile » adaptée à la route et destinée à battre le grain dans les campagnes ; il la dévoile sur le Quai de la Fosse en 1868. Tout naturellement, Alphonse Lotz s'associe avec sa belle famille, la société prend le nom de : SOCIÉTÉ LOTZ-BRISSONNEAU, en avril 1878.

En 1879, elle acquiert le brevet Mékarski, relatif aux tramways à air comprimé comme force motrice dont elle équipe ceux de Nantes. Bientôt Marseille, Paris, Aix-les-Bains, La Rochelle leur font appel. Pour le port, elle travaille pour les constructeurs de navires auxquels elle fournit des appareils d'auxiliaires de

pont fonctionnant à la vapeur : guindeaux, cabestans, treuils...

Mathurin Brissonneau dirigera la société de 1841 à 1897 ; son frère Joseph, co-fondateur, le secondera de 1841 à 1900.

Le gendre Alphonse Lotz sera co-directeur de 1878 à 1908. Mais, laissant de côté son importante activité industrielle, c'est sur sa passion pour les arts que nous nous arrêterons.



Alphonse Lotz

Les initiatives d'ALPHONSE LOTZ, bibliophile et mécène, et du peintre-graveur AUGUSTE LEPÈRE

Alphonse Lotz est attiré par les arts graphiques, la bibliophilie. Il a entrepris une collection de tableaux, de gravures surtout, pour meubler ses loisirs. En 1896, il se rend à Saint Jean-de-Monts où A. Lepère vient depuis quelques années pour la convalescence de son épouse. A côté de sa maison, Lepère a fait construire une bourrine où il a établi son pressier, Emile Féquet, durant les mois d'été. L'hiver, il retourne tout rue de Vaugirard à Paris où le peintre-graveur a son atelier et sa presse.

Alphonse Lotz est conquis par l'œuvre d'A. Lepère. Il lui demande de le conseiller dans ses achats de livres d'art, de tableaux ; il devient son ami et son mécène. Il acquiert une épreuve de toutes ses gravures, des épreuves d'essai, des dessins. Une amitié solide naît entre les deux hommes. En 1898, A. Lepère et A. Lotz, à l'initiative de ce dernier, s'accordent pour réaliser un livre illustré «NANTES en 1900». Les deux amis s'impliquent à fond pour composer une œuvre qui restera. Durant cette année 1898, on peut suivre le travail intense d'A. Lepère puisqu'il existe à la Bibliothèque Municipale de Nantes une ample correspondance de 69 lettres où il tient A. Lotz au courant de toutes les phases de préparation de ce livre d'art et lui demande avis et conseils. Le texte sera imprimé par Emile Grimaud et Fils imprimeur-éditeur, 4 Place du Commerce à Nantes, mais les gravures tirées à Paris par le pressier habituel de Lepère, Emile Féquet, sur les presses à bras du graveur. A. Lepère fera quelques déplacements à Nantes pour bien situer ses illustrations et c'est du balcon de l'immeuble de Lotz au 86 du Quai de la Fosse qu'il exécutera des croquis pour le frontispice de l'ouvrage représentant l'activité du Port de Nantes : la gravure s'étend sur les deux pages du livre, associant l'eau forte et le bois.



Auguste Lepère (1849-1918)

Le peintre-graveur A. Lepère en 1916 - photographie dédiée par A. Lotz-Brissonneau (Collection A. Mignon-Massart)

Travailler infatigable, A. Lepère exécuta en cette même année deux autres livres d'art : «Les Paysages Parisiens» et «Paris au hasard» pour d'autres sociétés. De plus, il aura l'immense chagrin de perdre son fils âgé de 19 ans. Il s'en confie à Lotz dans plusieurs lettres.

La 66^{ème} de ses lettres est particulièrement intéressante, elle est envoyée sur papier en-tête des Papeteries d'Arches (Vosges), fondées en 1498 et dirigées en 1890 par Perrigot-Masure à Paris. Le papier employé sera du velin à la forme, qualité extra, chaque feuille portera en filigrane à la 1^{ère} page : «un bateau aux armes de la Ville de Nantes» et à la 3^{ème} page l'inscription «Nantes en 1900». Le texte sera rédigé par un ami de Lotz qui voulut conserver l'anonymat dans le livre. Pourtant, son nom est révélé dès la 8^{ème} lettre : c'est Sylvain Bourdin, directeur des Chantiers de la Loire, membre lui aussi du Cercle Nantais «Le Clou», dont A. Lotz est le massier. La préface sera signée par Roger Marx, célèbre critique d'art parisien, ami de A. Lepère, inspecteur principal des Musées. Les illustrations sont au nombre de 59 gravures sur cuivre et sur bois dont quatre eaux-fortes hors-texte, 54 vignettes in-texte et la grande planche de la préface obtenue au moyen de l'eau-forte et du bois réunis, toutes dessinées, gravées, imprimées par Auguste Lepère.

Le commentaire nous donne des impressions du Nantes à cette époque : les midinettes, les ouvriers se rendant ou sortant de leur travail, l'animation des rues avec les petits métiers, les marchés, la Poissonnerie, le Port de Nantes avec les dockers déchargeant les navires à quai ; mais aussi les réjouissances : le Carnaval, le Petit-Port et les Courses de chevaux, le Jardin des Plantes et les Kermesses, la Loire, l'Erdre et les régates... en illustrant ce texte, les vignettes de A. Lepère sont en parfaite harmonie avec les sujets. Le livre de format in-8^{ème} est tiré à 220 exemplaires tous numérotés et vendus non reliés sous cartonnage. Un spécimen annonça la sortie de cet ouvrage recommandé par des écrivains de renom comme Anatole France. Il faut noter qu'A. Lepère exécuta plusieurs reliures sur cuir incisé ; la Bibliothèque Municipale de Nantes possède le livre relié pour Lotz et, en 1991, un second exemplaire avec reliure sur cuir incisé, signé A. Lepère, a été acheté avec l'aide de la Ville et des Amis de la Bibliothèque Municipale.

En dehors de ce magnifique ouvrage, on ne peut qu'évoquer deux autres réalisations marquantes de ces deux amis «*La Procession de la Fête-Dieu à Nantes*» ; commande de Lotz-Brissonneau à A. Lepère en 1901, c'est un bois en couleurs composé en camaïeu de 5 planches qui donnent 32 tons différents, le tout est rehaussé à l'or fin pour les épreuves de tête ; cette planche a été tirée à 107 exemplaires, c'est une magistrale réalisation. Enfin, autre bois en couleurs mais à trois tons «*Le Port de Nantes*» réalisé en mai 1906 sur souscription, dûe de nouveau à l'initiative de A. Lotz. Là aussi, c'est du balcon du 86 Quai de la Fosse que le graveur exécuta ses croquis et dessins préparatoires. Ce bois comprend 3 états et 105 épreuves + 20 épreuves avant la remarque du 3^{ème} état.

Le mécène A. Lotz-Brissonneau devait s'éteindre à Gétigné en 1921 le 4 septembre au Côteau. Il était veuf et âgé de 81 ans. On peut dire que, comme A. Lepère, sa vie fut bien remplie. Un de ses fils Constant Lotz habita lui aussi le N° 86 du Quai de la Fosse. Il fut directeur de l'entreprise Lotz-Brissonneau de 1930 à 1939 et s'intéressa, lui aussi, aux arts. La générosité d'A. Lotz envers le Musée des Beaux-Arts et de la Bibliothèque Municipale de Nantes fut grande puisqu'il légua œuvres et correspondance à ces deux institutions.

Aux lecteurs qui sont intéressés par l'activité économique de notre région, la Société se nomme actuellement : **BRISSONNEAU & LOTZ MARINE (B.L.M.)** et vient de fêter cette année le 150^{ème} anniversaire de sa création, un superbe catalogue a été édité à cette occasion. L'entreprise est installée sur la zone industrielle de Carquefou. Elle a recentré son action sur les appareils pour la pêche, la marine marchande ainsi que sur les engins de levage pour navires et plate-forme pétrolière.

En conclusion, nous emprunterons ce qu'écrivait André Maurois en 1963 : «Le souci majeur de la direction de cette entreprise est de se tenir prête à se servir de sa longue expérience pour faire face aux mutations d'une économie que modifie à chaque instant, soit des techniques nouvelles, soit l'ouverture de marchés neufs». C'est la stratégie de Brissonneau et Lotz Marine, aujourd'hui dans le monde moderne où rien

n'est jamais acquis, il faut être à la pointe de la recherche. Bon vent à cette grande entreprise nantaise.

Robert JOUBIER

NOTES :

1^o/ Médiathèque de Nantes : correspondance d'A. Lepère à A. Lotz.

2^o/ Archives départementales - Archives municipales de Nantes.

3^o/ Catalogue sur Auguste Lepère (1849-1918) par le Conservateur des Musées de la Vendée : Christophe Vital - Palais des Congrès à Saint-Jean-de-Monts en 1988.

4^o/ Remerciements à Brissonneau et Lotz Marine pour leur remarquable plaquette : «Amarres Nantaises. Appareux des Antipodes» 1991.

5^o/ Dans le N° 204 de nos Annales, notre collègue Georgette Heurtin rappelait que l'Hotel Durbé est inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques et posait cette question toujours d'actualité : sera-t-il, enfin, sauvé du naufrage ?

A la suite de l'armateur Durbé, trois générations de Brissonneau-Lotz l'habitèrent : voilà une raison supplémentaire de le sauver.

RENAISSANCE

*Que tu es triste, ô, Loire, en ce matin d'été,
ton onde en frémissant tournoie, ronde éperdue,
le long des estacades, des quais ensommeillés,
que ne couronnent plus les grues d'or et d'azur,
au quai de l'Aiguillon, à celui de la FOSSE,
aucun cargo jamais ne s'amarrera plus...*

*Pourtant, tu connus, Loire, la gloire au fil des temps,
trois-mâts majestueux, grâciles goélettes,
se pressaient bord à bord et flanc contre flanc...*

*Fier et dominateur, emblème de ton Port,
s'élançant dans la brume, en gerbes de poutrelles,
un pont à transbordeur hâlant vers le rivage,
et le bourdonnement actif des chantiers,
sa nacelle glissant au ras des flots créés.*

*Il n'y a plus de PONT TRANSBORDEUR,
il n'y a plus de grands navires,*

*dont on entendait les sirènes mugir.
Mais il y a un bâtiment, un escorteur d'escadre,
près duquel vient d'accoster
un élégant paquebot de croisières.
Rires, propos joyeux fusent du bateau blanc,
les touristes heureux arpentent la passerelle.*

*Curieux,
un hors-bord bondit sur la vague écumante
et, non loin de la Capitainerie,
des voiliers multicolores vont bientôt s'assembler,
pour des courses exaltantes.*

*Tu n'es plus triste, ô, Loire, en ce matin d'été,
ton onde en chantonnant danse en ronde éperdue
contre l'étrave fine
d'un paquebot tout blanc...*

Georgette HEURTIN — 7/91



LA RUE DE GIGANT



Quelles sont belles, exécutées avec le maximum de perfection et dignes encore de modèles (à ce qu'il m'a été dit) ces cartes rutilantes de couleurs représentant la ville de Nantes au XVIII^{ème} siècle, à la veille de la Révolution !

A l'emplacement de l'actuel quartier de Gigant et de ses environs, là où s'élevait aujourd'hui de nombreux immeubles et maisons, une large tâche verte s'étend. Elle est constellée de ces charmants petits dessins figurant les bâtiments à ailes contenant, chacun, au moins un de ces appareils qui servent à broyer, à moudre le grain des céréales.

Pourquoi évoquer tous ces moulins à propos de la monteuze rue de Gigant ? Comme l'écrit Edouard Pied dans son ouvrage déjà relativement ancien (1906) intitulé « Notices sur la rue... de Nantes », nous relevons ce nom mentionné dans des congés pour bâtir des moulins à vent de 1520 à 1785, sur les terres de la Fosse Boutin et du Clos Gigant.

Nom resté à ce jour inconnu, comme mystérieux, que celui donné à cette rue. Sans doute a-t-il été attribué à une famille plutôt qu'à un homme seul. Ni Edouard Pied, ni Auguste Pageot dans l'œuvre qu'il a consacrée, en 1952, à « Nos rues nantaises », ni René P. de Kerviller dans son « Répertoire général de bibliographie bretonne », tome 17 (1907) ne citent un personnage nantais méritant cet honneur.

Un fait paraît certain : l'absence de ce nom du « Livre doré de l'Hôtel de Ville de Nantes », par A. Perthus et St. de la Nicollière-Taijeiro (1873 ; 2 vol. gr. in-8^e) prouve que cette hypothétique personnalité n'a pu être ni un maire, ni un échevin, ni quelque ancien conseiller municipal. Il conviendrait de mentionner également les éminents travaux du docteur et président Georges Halgan. De patientes recherches à l'intention du présent article sont demeurées aussi vaines que les précédentes. Un jour prochain, peut-être...

Synonyme de « Géant », connu sous les formes de « Gigan », « Gigand » ou « Gigant », ce nom est signalé dès le XV^{ème} siècle de part la Bretagne entière. Pour ne retenir, dans un souci de brièveté, ce qui concerne notre seul pays nantais, signalons, par exemple, ce Pierre Gigan, soi-disant abbé de Buzay : mandement du roi Charles VIII est adressé aux sénéchal et connétable de Nantes de se rendre à l'abbaye pour intimier à cet abbé intrus l'ordre de cesser ses fonctions en 1492 et pour saisir le temporel de la maison ; à la fin du XVII^{ème} siècle, avant 1693, vivait dans cette même

abbaye de Buzay un fermier portant le dit nom de Gigan. A Sainte-Opportune-en-Retz, de 1698 à 1773, cinq mariages Gigan, Gigand ou Gigant peuvent être relevés ; et deux, en 1719 et en 1730, à Sainte-Marie-sur-Mer. Étaient-ils tous, ou en partie, apparentés à cette famille Gigant de Nantes ? Il serait hasardeux de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, de nombreux actes nous affirment l'existence ancienne d'un chemin portant ce nom. Ainsi, en 1679, des Commissaires présentèrent leur avis d'inspection sur « le chemin de Gigant depuis la Barrière du Bignon-Lestard jusqu'à la croix qui est advis du Bois de la Touche ». De part et d'autre, diverses « tenues » se constituèrent, telles celles dites de la Gentilhomme, de la Maison Rouge, Huchette, Saint-Gilles, etc..., ainsi que des Corderies, et peu avant la Révolution, une « Manufacture de coton et un terrain appartenant aux Carmélites ». Ces grandes propriétés morcelées ont disparu.

Le chemin de Gigant, qui fit jadis partie de l'ancienne rue Bignon-Lestard et de la rue Racine, fut promu à la qualité de rue en 1818. Elle descend de la place de l'Édit de Nantes, ancien carrefour de la Croix des Gastineaux, qu'ombrageaient des olivettes avant 1842, pour aboutir à celle de Canclaux. Le nom de Gigant avait aussi été donné précédemment à l'extrémité inférieure de la rue mais le nom du général républicain de la Révolution Canclaux, déjà porté par une petite place située immédiatement à l'Ouest, devait être attribué à l'ensemble aménagé vers 1877.

La Chézine coulait tout près. Piétons et voitures à cheval, qui venaient de dévaler la côte, franchissaient sur une arche ce gros ruisseau qui coula à ciel ouvert jusqu'en 1875, recouvert ensuite par une voûte. De longue date, ce passage était fort fréquenté par les contrebandiers et bien connu des gabelous. En novembre 1819, un corps de garde fut construit pour protéger le poste d'octroi, situé au n° 40, point de jonction des communes de Nantes et de Chantenay laquelle fut annexée en 1907.

Le nom de Gigant est aussi, et surtout, inséparable des carrières voisines où du vaste entrepôt des cafés, transformé en prison, sis rue Lamoricière, furent amenés par milliers des prisonniers pour y être fusillés. Ce douloureux épisode de l'histoire de Nantes se déroula, est-il besoin de le rappeler, après la bataille de Savenay (3 Nivôse an II 23 décembre 1793).

Jacques de SALLIER-DUPIN



LA RUE DE LA ROSIÈRE D'ARTOIS



Sixième arrondissement. Paroisse Notre Dame de Bon Port. La rue de la Rosière d'Artois relie la place de l'Edit de Nantes à la rue Voltaire.

I - Historique de la rue

Cette rue fut ouverte entre 1738 et 1748 pour «réunir la croix des Gattineau à la Fosse» ainsi que le précisent des actes de voirie de 1738. La croix s'élevait au carrefour des Gattineau (ou Gastineaux) qui devint une place en 1832, qualifiée par la suite «place de Gigant». Cette dernière garnie d'olivettes jusqu'en 1841 reçut plus tard son nom actuel qui rappelle l'Edit de 1598 qui accordait aux calvinistes la liberté de conscience et d'exercice de leur culte, ainsi que leur admission aux charges et fonctions publiques.

La rue de la Rosière d'Artois, à l'origine, fut nommée rue de la Corderie en raison de la proximité de la Corderie du Bois de la Touche. (Ce dernier occupait sensiblement l'emplacement du musée Dobrée). Elle fut ensuite appelée rue de l'Epine, nom qui venait du moulin de ce nom, proche du Manoir de la Touche. Enfin, en 1822, le maire Louis Levesque désigne cette voie, dans une pièce officielle, sous le vocable de «Rue de la Rosière d'Artois». Cette appellation qui a été conservée avait pour but d'évoquer le passage à Nantes du Comte d'Artois, frère de Louis XVI et futur Charles X.

Ce jeune homme de 19 ans arriva dans notre ville le vendredi 23 mai 1777 et logea au château des Ducs de Bretagne. Le lendemain (pour la fête de S^t Donatien) le travail fut suspendu à Nantes. «Le jeune prince, escorté de jeunes gens ayant revêtu l'uniforme de dragons ou de cuirassiers, se rendit entendre une grand^e messe célébrée à la Cathédrale. Il monta ensuite sur les tours de cet édifice, pour voir l'ensemble de notre cité.

Le soir, vers quatre heures, il s'achemina par la Fosse vers le Couvent des Capucines à l'Hermitage. C'était l'usage autrefois de mener tous les grands personnages sur la crête abrupte du Rocher dit «Pierre Nantaise». Le Comte soupa au palais épiscopal et quitta Nantes le lendemain qui était un dimanche.

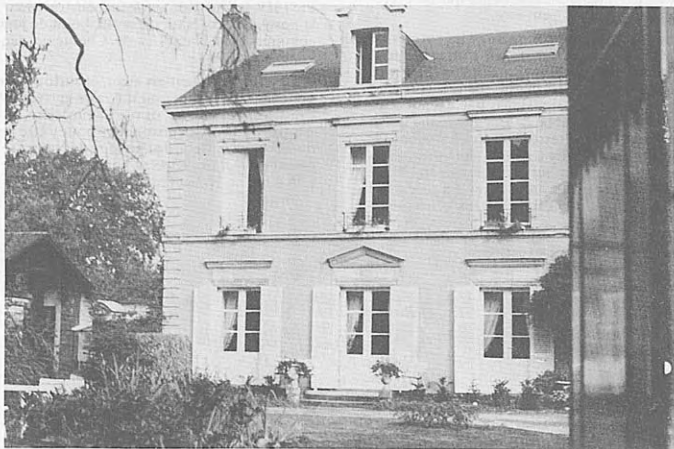
La visite qu'il nous fit donna lieu à de grandes réjouissances. Le 24 mai 1777, le Comte assistait à la mise à l'eau d'un superbe navire, le «Rosière d'Artois», construit aux chantiers de la Chézine. A l'issue du lancement, il reçut une députation des «dames poissonnières» de la ville, et leur avoua que «sur sa parole d'honneur, il n'avait jamais vu femmes plus belles et plus jolies». «Les dames poissonnières» furent enchantées du Prince qui les embrassa «fort galamment». De nombreuses poésies, mises en musique, et dont le texte est conservé soigneusement à la Bibliothèque Municipale, célèbrent la beauté du jeune prince.

*«C'était un jeune prince aussi beau que l'Amour
A qui chacun faisait la cour
Malgré la foule immense, avec de grands efforts
J'approchai de son corps»*

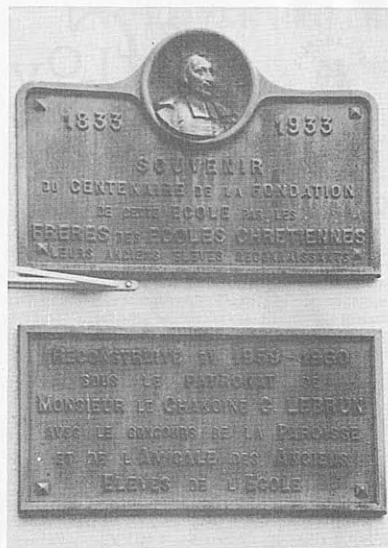
II - Couronnement et mariage de la première Rosière

Les jeunes gens qui avaient fourni une garde d'honneur, sous la direction du commandement Drouin, pour accueillir et faire escorte au prince, décidèrent de constituer un fonds de 10.000 livres, fournissant une rente de 500 livres afin de doter et marier une jeune fille sous le nom de «Rosière d'Artois».

La première Rosière d'Artois choisie se nommait Marie-Jeanne Chevalier. Elle était âgée de 16 ans et était domestique. Elle épousa René Jeanneau, âgé de



Impasse Rosière, hôtel particulier du Dr Veyrac



Plaques commémoratives de l'école Notre Dame de Bon Port (Photo A. Bellanger)

24 ans. Le 25 mai 1778, dans la Chapelle St Julien (la Bourse) fut couronnée la Première Rosière. Assistèrent à cette fête grandiose et sans précédent les deux Compagnies qui avaient escorté le Comte d'Artois. L'abbé Bulet de la Rivellière, curé de St Nicolas, chanta le « Veni Creator » et la procession se dirigea sur la place de la Bourse au devant de la jeune personne. Celle-ci était agenouillée sur un somptueux coussin. Le prêtre déposa sur sa tête une couronne de roses bénites. L'armateur Louis Drouin conduisit la belle enfant à l'autel et la convia le soir dans sa maison rue de Gigant à un plantureux festin.

La fête, qui groupa plus de vingt mille personnes, devait se renouveler annuellement, mais elle n'eut pas de lendemain en raison de l'opposition de l'Evêque. On ne sait ce que devinrent les 10.000 livres.

Les jeunes époux habitèrent chez leurs parents, rue de l'Épine. Il était rationnel de changer ce nom en celui de « Rosière d'Artois », c'est ce qui fut fait officiellement.

III - L'école Notre Dame de Bon Port (N^{os} 25 et 25bis)

Elle s'ouvrit en 1833 et, pendant 73 ans, elle fut dirigée par les frères des Ecoles Chrétiennes. Elle occupait tout d'abord le N^o 8 de la rue Rosière et comportait quatre classes qui furent inaugurées le 5 juin 1833 par Mgr de Hercé, évêque de Nantes. « On s'était fixé là comme on avait pu. C'était une installation de fortune. Bientôt, le nombre des enfants devint si élevé qu'il fallut songer à quelque chose de plus vaste aménagé pour une école ».

Il y avait à cette époque, dans cette rue, la Cour Bel-Air (N^o 25). L'abbé Jean-Pierre Théard, au nom

de la Société de la Providence, fit l'acquisition en 1841 de la cité Bel-Air : un terrain d'environ 45 mètres sur 24. Il fut chargé de la direction des travaux :

« Il laissa une cour étroite sur la rue, puis éleva quatre salles de classe, deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage. Au-dessus, il distribua les appartements de la Communauté : salle d'étude, cuisine, réfectoire. Les frères couchaient aux mansardes. C'était haut, froid l'hiver, très chaud l'été, mais il y avait de l'air et un assez vaste horizon sur la colline Sainte-Anne et le Val de Loire. On ménagea un petit jardin bien renfermé, mais dont la fraîcheur et la verdure étaient un vrai charme pour les frères ».

Une modeste chapelle fut également bâtie. Dans le fond, derrière l'autel et dominant celui-ci, se détachait dans une grotte lumineuse la vierge de Barème. Ce sanctuaire fut béni le 25 octobre 1841 à 11 heures par l'évêque de Rennes, Godefroy Saint-Marc (futur cardinal), et Mgr de Hercé. Ce fut donc une belle cérémonie : deux évêques, un nombreux clergé, une foule de fidèles, les autorités civiles et militaires. Les lettres d'invitation adressées par la Société de la Providence portaient les signatures du Comte Rogatien de Semailson, président de la Société de la Providence, et de Ch. Vrignaud, vicaire général.

Cette chapelle tenait une place importante dans la vie de l'école. Deux messes étaient célébrées chaque jour, la plus matinale pour la communauté des frères. On y faisait les catéchismes paroissiaux. Pendant bien des années, le matin de la Première Communion, les enfants s'y réunissaient. Réunions de jeunes gens le dimanche, retraites... rien de tout cela n'est oublié. L'autel était toujours merveilleusement décoré de plantes vertes et de lumière.

Ce sanctuaire reçut un jour la visite de la Comtesse de Paris.

En 1899, les appartements de la communauté reçurent une grande amélioration ; la chapelle s'embellit ; trois nouvelles classes avec préau s'édifièrent sur la rue... Le frère-directeur, Casimir-Abel, fut aidé dans ces améliorations par la générosité de M. Maussion, de Melle Delose, et surtout de Mme Mérot du Barré.

Les frères virent s'élever le château Dobrée, « les folies Dobrée ». Ce monument de haut relief allait embellir ce coin de la ville. Les grands arbres et les jardins devaient aussi l'assainir. Ils aperçurent souvent passer M. Dobrée dans une calèche à deux chevaux que conduisait un cocher au costume suranné.

Par suite d'un arrêté ministériel en 1906, la Communauté des frères sera dissoute, la chapelle fermée et ses beaux ornements vendus.

De 1906 à 1918, l'école Notre Dame fut dirigée par M. François Jamet. L'ancienne école fut démolie en 1959 et l'école actuelle construite en 1960. Elle comporte à cette date 58 élèves. En 1991, l'école Notre Dame accueille 350 élèves. Elle comprend trois classes de CE et trois classes de CM. C'est une école catholique privée mixte.

IV - L'impasse Rosière - le «CLOU» (1884-1912)

Plus loin dans la rue se trouve l'impasse Rosière d'Artois bordée de jolies maisons derrière lesquelles on soupçonne d'agréables jardins. On remarque particulièrement au N^o 10 un bel hôtel particulier, dont la construction doit vraisemblablement dater d'une centaine d'années (fin du XIX^{ème} siècle). Situé dans un agréable parc, il semble être, en réduction, une copie

des «Folies Nantaises» et est présentement occupé par la famille du Docteur Veyrac.

Autrefois, l'impasse «Rosière d'Artois» communiquait avec les jardins des Salons Mauduit et, par là même, avec la rue Désiré Colombe.

Avant de terminer cette rapide promenade dans l'impasse, nous ne résisterons pas au plaisir de vous évoquer le «CLOU»...

*«En ouvrant ce coffret, j'ai trouvé tout au fond,
Mon clou, le clou d'argent servant de mot de passe,
L'insigne des grands soirs, pour aller dans*

*[l'impasse,
Où souriant et gai nous attendait LAFONT]*

«A la mémoire de Georges Lafont»
Auguste Dupont

Georges Lafont est mort en 1924. Une de ses créations les plus charmantes, d'une originalité rare, «LE CLOU», avait disparu avant lui. Qu'étaient-ce donc que ce cercle, certainement unique à Nantes, et pourquoi cette appellation ?

Fondé en 1884, ce fut tout d'abord «un refuge où quelques camarades, dans la seule pensée de se reposer l'esprit des tracés et des banalités de la vie, aimaient à se regrouper de temps en temps, pour se retremper librement, sans contrainte d'aucune espèce, dans la pratique des arts et de la vieille gaieté française».

«LE CLOU» : ce nom, véritable trouvaille de Lotz-Brissonneau, était symbolique, et la devise ajoutée «Je percerai» était plus significative encore. «Chacune des séances aura avant tout une pièce de résistance qui sera le «clou» de la soirée ; clou auquel viendront s'accrocher lectures, musique, dessins, poésies...». Bonfante disait «Si nous disparaissions, le CLOU s'en va, le trou reste».

Le nombre des Cloutiers est au départ de 50 ; en 1887 il atteint 55 et, en 1903, 80. La première réunion a lieu le mardi 25 novembre 1884. Puis s'établit l'usage du lundi de quinzaine en quinzaine.

Autour de Georges Lafont, «le Patron», se côtoient des hommes de tous âges et de toutes professions. L'entente est parfaite, tolérance et tact sont naturels, la



Portrait de Georges Lafont, patron du clou,
par Auguste Lepère



Programme du «Clou» 1896,
dessiné par Jules Grandjouan (Col. A. Eve)

verve et l'esprit rayonnent de tout leur éclat. De politique, point... Pas de publicité, pas de presse (les comptes rendus aux journaux sont rarissimes). Un secrétaire qui sera en même temps trésorier («le massier», prudent et avisé ; «La caisse est toujours vide, considération sans portée, on ne veut pas d'argent, mais tous travaillent».

*«Chacun à son tour parlera
Pendant dix neuf ou vingt minutes
Qu'il chante un grand air d'Opéra
Ou joue un petit air de flûte
.....
Qu'il croque à coups de crayon
Ou bien qu'il nous photographie
Qu'il parle astre, soleil, rayon
Amour, art ou philosophie.»*

«Programme du 30 octobre 1893»

Le «CLOU» accueille aussi des acteurs et des artistes. Lafont les recevait comme des amis. «Le baryton Beaugé, le ténor Léon David... et même une femme, Hortense Bouland, la première cloutière, la «Reine du CLOU» reçue le 23 janvier 1888».

Tel fut le CLOU de 1884 à 1912. Mais il vint un moment où les traditions s'effritèrent, quelques cloutiers se relâchèrent. Après une légère reprise, ce fut la fin irrémédiable. La dernière séance eut lieu le 11 mars 1912.

Christiane DESAMIS et Yvette LE GOFF

Sources :

- Notes du Dr Yves MERLANT et de M. ORCEAU ;
- «Ecole Notre Dame de Nantes dirigée par les Frères (1833-1906) par I. de CICE, juin 1927 ;
- «LE CLOU» 1884-1912, par André PERRAUD-CHARMENTIER, édition de 1926-Numérotée ; Imprimerie commerciale du Nouvelliste de Bretagne-Rennes.

Remerciements à : Madame Lucette MERLANT, Monsieur Pierre ROUSSEAU, ex-directeur de l'Ecole Notre Dame de Bon Port qui nous ont permis de consulter les documents cités ci-dessus.

UN TEMPLE PROTESTANT, UNE SYNAGOGUE



C'est au milieu du XIX^{ème} siècle qu'est construit, en haut de la rue de Gigant, le temple protestant, suivant les plans et les devis dressés par Driollet, architecte-vooyer en chef de la ville de Nantes.

Son inauguration a lieu le 25 mars 1855. Voici quelques extraits du discours prononcé à cette occasion par Benjamin Vaugirard, le président du Consistoire. «[...] Cette maison de prières que nous inaugurons aujourd'hui surpasse dans son élégante simplicité tout ce que notre église a jamais possédé dans ce pays. Si loin que remontent nos recherches, nous ne trouvons rien qui lui soit comparable. Dans les premiers temps, comme l'église primitive de Jérusalem, c'est de maison en maison que se réunit le petit troupeau évangélique. Son premier temple fut l'humble pressoir de Barbin qu'un zèle aveugle détruisit bientôt en le brûlant. Plus tard, après l'Édit de Nantes, l'un des plus sérieux titres de gloire d'Henri IV et l'un des plus grands souvenirs de notre cité, un temple fut élevé sur les bords de l'Erdré, à Sucé ; édifice à peine digne de ce nom, sans doute, mais vers lequel se dirigeait chaque dimanche une flottille de batelets partis de Nantes, et qui, à l'aller et au retour, faisaient retentir les côtesaux voisins du chant des psaumes. Hélas ! Ces chants eux-mêmes furent proscrits comme attachés de prosélytisme, et vers la fin du XVII^{ème} siècle, à la veille de la Révocation de l'Édit de Nantes, le culte fut interdit, le temple rasé, ses matériaux vendus aux enchères, la chaire et les bancs portés à la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Nantes [...] Le premier empereur ayant réorganisé les cultes, notre Église eut droit de cité dans nos murs et un temple nous fut accordé. Temple modeste et comme caché, mais que nul de nous n'a quitté sans quelque émotion [...].

Ce n'est pas sans une vive émotion de reconnaissance que nous nous sentons redevables de notre nouveau temple au gouvernement de l'empereur actuel [...] Mais nous nous sentirions injustes si nous n'adressions pas de publics remerciements à l'architecte chargé de nos travaux, qui avait plus d'une difficulté à vaincre pour mettre en harmonie les données de son art et les exigences de la simplicité austère de notre culte [...].

On sait que le temple protestant de la rue de Gigant a été détruit lors des bombardements de Nantes en 1943. Un petit square occupe aujourd'hui son emplacement.

C'est également dans ce quartier de Gigant qu'à partir du jeudi 9 septembre 1852 le culte israélite est célébré. Les juifs ont obtenu, après la Révolution, la reconnaissance de leurs droits civique, politique et religieux... Le Consistoire de Nantes est créé en 1834 et les juifs se réunissent alors dans un oratoire, rue Montesquieu. En avril 1852, Léon Blum, demeurant 3, rue Racine, et Léon Schwartz, rue Launay, administrateurs du culte israélite, louent à Lafont fils une petite maison et son jardin situés 19, rue et impasse Rosière d'Artois aux conditions suivantes :

«1^o - La maison sera appropriée de manière à pouvoir servir de temple au culte israélite ; à cet effet, il sera fait les réparations suivantes : toutes les cloisons de la maison principale seront enlevées, les cheminées bouchées. Le pignon Est sera abattu et le temple prolongé jusqu'au mur privatif de la propriété Lafont. Le sol sur lequel reposeront les estrades et bancs sera carrelé en carreaux de briques et les autres parties destinées à la circulation et au stationnement en carreaux noirs et blancs, en outre s'il est possible une ouverture sera ménagée dans le pignon Est».

«2^o - En échange de ces conditions remplies, les sieurs Blum et Schwartz s'engagent comme administrateurs et solidairement responsables à payer au sieur Lafont la somme annuelle de 450 francs en deux termes de Noël et Saint-Jean».

Le bail de neuf ans est prolongé le 19 juillet 1859. Jusqu'au 21 juin 1870, date à laquelle, ce local étant insuffisant est inauguré un nouveau temple. Cette nouvelle synagogue, spacieuse, toujours en fonction de nos jours, élevée grâce aux souscriptions des fidèles, est située 10, rue Copernic, sur un terrain appartenant à Armansin et acquis par la communauté en novembre 1868 moyennant le prix de 14.053.80 francs. Aussi, le *Phare de la Loire* peut-il écrire le mardi 21 juin 1870 :

«Le culte israélite a désormais un temple qui lui appartient en propre et qui n'est fermé à personne, car tous les journalistes cléricaux et libres-penseurs, préfectoraux et républicains, ont été invités à son inauguration le 21 juin par carte personnelle».

Ce calme quartier de Gigant, marqué par l'implantation au XIX^{ème} siècle du temple protestant et de la synagogue, à proximité de l'église Notre-Dame de Bon-Port, au voisinage du Muséum d'Histoire Naturelle ainsi que du Muséum Dobrée, fait apparaître une concentration de la Science, des Arts et de la Spiritualité. Ne serait-elle pas la préfiguration d'un monde moderne ?

Claude KAHN - Jean LANDAIS



La Synagogue inaugurée en juin 1870

LE MUSÉE DOBRÉE, DES RACINES POUR UN NOUVEAU MILLÉNAIRE



En un peu plus d'un siècle, de 1775 à 1895, trois générations, trois membres de la famille Dobrée ont, chacun à sa manière, marqué la vie économique, intellectuelle et politique de Nantes, et contribué au renouveau industriel, social et culturel du grand port océanique, après la Révolution Française et le Blocus continental. Armateurs, négociants et collectionneurs protestants d'origine anglo-normande, Pierre-Frédéric (1757-1801), Thomas (1781-1828) et Jean-Frédéric-Thomas, le mécène et fondateur appelé Thomas Dobrée (1810-1895), laissèrent tour à tour une trace originale dans les activités, les mentalités et le patrimoine collectif de Nantes et de sa région.

En restaurant le Manoir de la Touche (XV^e siècle), résidence d'été des évêques de Nantes et souvenir de leurs amitiés ducales, en reconstituant l'ancien domaine jadis occupé par une communauté de catholiques irlandais, et en construisant le palais qui porte son nom, Thomas Dobrée, personnalité tourmentée qui choisit la devise bretonne «*Ann dianaf a rog ac'hanoun*» qu'il faut traduire par «l'inconnu me déchire» ou «l'incertitude me dévore», marqua la ville d'une empreinte indélébile. De cet austère édifice, au style dit «néo-roman irlandais», construction indestructible, aux monolithes impressionnants, qui résista à trois bombes le 7 mai 1942, Thomas Dobrée fit une pyramide pour l'éternité, le réceptacle des trésors qu'il confia au Conseil Général. Il fit de sa tour un signal

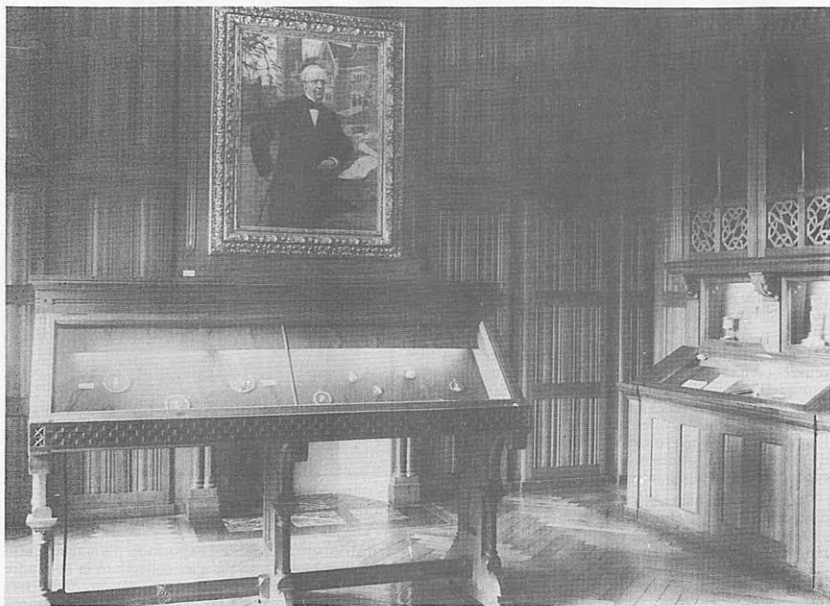
pour la ville ; il fit du monument un amer pour le port, et de ses collections, un ancrage pour le cœur et pour l'esprit.

En 1982, dans le n° 204 de cette revue, Dominique Costa, leur conservateur, relatait l'histoire des Musées départementaux de Loire-Atlantique. Il évoquait ce jardin Dobrée cher au cœur des Nantais, ces trois bâtiments prestigieux nouvellement reliés à un auditorium par des galeries souterraines, ces collections prestigieuses ou émouvantes, initialement recueillies, en 1860, de la Société Archéologique et Historique de Nantes et de la Loire-Inférieure, puis, en 1896, du collectionneur Thomas Dobrée. En trente ans d'activité, ce grand conservateur avait relevé un établissement bouleversé par la Seconde Guerre Mondiale, organisé une nouvelle présentation des collections, acquis nombre d'œuvres insignes, construit un nouveau bâtiment, donné, enfin, une nouvelle impulsion à une institution célèbre par ses collections, remarquée par la qualité de ses expositions, appréciée par ses nombreuses publications.

Assistée d'une Commission administrative de sept membres que Thomas Dobrée institua lui-même pour s'assurer du perpétuel respect des dispositions testamentaires qu'il avait prises (trois conseillers généraux désignés et quatre notables nantais cooptés), l'équipe scientifique du Musée est la gardienne des collections rassemblées jusqu'ici et l'héritière de la détermination



NANTES VISITEZ LE MUSÉE DOBRÉE
DE L'ÂGE DE PIERRE À NOS JOURS... RICHE COLLECTION DE MANUSCRITS
INCUNABLES, GRAVURES, MINIATURES, PEINTURES, SCULPTURES, ARMES, MEUBLES
LA CHASSE DE SCALMIN, XIII^e S^{cd} LE CŒUR DE LA DUCHESSE ANNE, SOUVENIRS DES GUERRES DE VENDÉE



La salle Thomas Dobrée : portrait postume du donateur par Chabas (1898)

du fondateur à contribuer au rayonnement culturel et scientifique de Nantes et du Département de Loire-Atlantique.

A la veille de célébrer le centenaire de la mort de Thomas Dobrée, en 1895, et l'exécution, à partir de l'année suivante, de ses volontés dernières, le Musée poursuit une nécessaire mutation pour répondre à de nouvelles missions, pour accueillir de nouveaux publics.

Monument dans la ville, le Musée est environné d'édifices et de lieux prestigieux. Entre la place Royale et Notre-Dame-de-Bon-Port, le Sanitat et le quai de la Fosse, il constitue un maillon de la chaîne qui court de la rue Crébillon et du passage Pommeraye, à la place et au théâtre Graslin, du cours Cambronne à l'hôtel de la Monnaie. Afin de mieux les intégrer dans ce quartier prestigieux, le Manoir de la Touche et le Palais Dobrée sont désormais illuminés sur leurs façades est et sud. De nouveaux travaux compléteront ultérieurement cet éclairage qui doit s'inscrire dans le plan d'illumination que met en œuvre la municipalité.

Vaste espace de verdure et de calme apprécié des riverains et des visiteurs, le jardin Dobrée verra s'étendre ses gazons, multiplier les plantations d'arbustes à fleurs. Un environnement moins minéral, un style plus britannique adoucira l'austérité des lieux et harmonisera des architectures éclectiques.

Lieu de promenade et de mémoire, de convivialité et de délectation, centre de recherche et de documentation, outil pédagogique et pôle d'animation, le Musée doit, associé à la Médiathèque et au Muséum d'Histoire Naturelle, être, à l'ouest de la cathédrale, du Château des Ducs de Bretagne et du Musée des Beaux-

Arts, le pivot du second centre historique, culturel et touristique de Nantes. C'est pourquoi notre vénérable institution doit subir une large restructuration.

Le Musée s'ouvre toujours davantage à un public plus nombreux et plus exigeant. Des locaux adaptés doivent lui offrir un meilleur accueil. Ainsi, dès le printemps 1992, il bénéficiera d'un accès rénové au Palais Dobrée, par la salle des Arcades à la monumentalité retrouvée, où une librairie proposera catalogues et publications, affiches et cartes-postales, moulages et fac-similés. Un mobilier spécifique a été dessiné par l'architecte nantais Claude Jolly pour mettre en valeur un lieu à l'architecture puissante.

Pour favoriser réunions et conférences, l'auditorium vient d'être doté d'un nouvel équipement de sonorisation et de vidéo-projection. Des espaces devront être trouvés et organisés pour recevoir les groupes de scolaires et d'adultes, permettre les animations spécifiques et les ateliers de découverte ou de créativité que propose aujourd'hui, en des lieux inadaptés, la responsable de l'animation culturelle. Des prochaines étapes pourraient être l'organisation de l'accès du Musée aux personnes à mobilité réduite, l'ouverture permanente du panorama de la tour et, peut-être, une cafétéria.

Afin de mieux répondre à l'attente des chercheurs, des enseignants, des étudiants et des amateurs, la très riche bibliothèque du Musée Dobrée, spécialisée dans l'histoire, l'histoire de l'art et l'archéologie, tant locales que générales, devra rassembler quelques 1200 mètres linéaires d'ouvrages aujourd'hui dispersés dans les trois bâtiments, intégrer le dépôt de la bibliothèque de la Société Archéologique et ouvrir une trentaine de

places pour la consultation surveillée des ouvrages, des collections muséographiques et de l'importante documentation du Musée. Une bibliothécaire et une documentaliste assurent aujourd'hui une meilleure exploitation d'une bibliothèque, d'une documentation et d'une photothèque nouvellement reclassées et indexées. Un projet d'informatisation devrait améliorer encore l'efficacité de la recherche.

Les collections d'arts graphiques du Musée Dobrée sont particulièrement célèbres mais les manuscrits enluminés et les autographes historiques, les dessins néo-classiques ou les gravures des maîtres allemands du XVI^e siècle souffrent de la lumière et ne peuvent être présentés qu'en de rares occasions. Pour leur conservation, leur consultation ou leur présentation, la création d'un cabinet des dessins est nécessaire. Elle permettra la mise en valeur d'un fonds iconographique considérable qui a déjà suscité de nombreuses expositions.

L'amélioration des conditions de conservation des œuvres est un souci permanent. Elle nécessite un meilleur contrôle du climat des édifices. D'importants travaux d'isolation et de chauffage ont permis de diminuer très sensiblement les changements brutaux de température et d'hygrométrie, néfastes aux œuvres d'art, et ont produit des économies d'énergie. Il reste cependant beaucoup à faire dans ce domaine.

La sécurité des bâtiments a été améliorée : des grilles de défense ont été rajoutées aux points sensibles et le système de détection vol et incendie a été totalement rénové, puis étendu à des zones qui n'en étaient pas encore pourvues. L'organisation modulaire de l'installation permet son adaptation à toute nouvelle configuration.

Des expositions successives, un manque d'espace chronique, l'accroissement du personnel, et l'histoire même du Musée ont entraîné des modifications incessantes du parcours muséographique, jusqu'à en détruire la cohérence initiale. Il convient donc de



Timbale, argent, par Gilles Degage, Nantes 1754



L'entrée du Palais Dobrée.
gravure de Lepère, don A. Lotz-Brissonneau 1901

redistribuer les espaces d'exposition permanente afin de mieux mettre en valeur les collections et de rendre davantage perceptible leur signification. Cette très lourde opération sera l'occasion d'effectuer de nouveaux choix parmi les œuvres, et d'intégrer les acquisitions récentes. Cela permettra également de présenter de nouveaux ensembles comme les bijoux de la famille Dobrée ou le très riche médaillier, le seul du Grand-Ouest à n'avoir point été pillé depuis 1906, dit-on !... Ainsi pourront être présentés au public le monnayage gaulois d'Armorique, les monnaies ducales et les émissions modernes de la Monnaie de Nantes, des jetons, des médailles ou des sceaux.

Des espaces devront être réservés aux expositions temporaires et leur équipement devra pouvoir s'adapter aux multiples configurations qu'impose la présentation des documents les plus divers.

La rénovation du Musée sera accompagnée par la restauration des collections exposées. Il est, en effet, primordial d'assurer leur entretien et de lutter contre leur dégradation. C'est pourquoi, outre la décision de consacrer toujours davantage de crédits à la restauration des œuvres d'art, la Conservation du Musée Dobrée a créé, avec l'aide du Conseil Général, de la Région des Pays de la Loire, de la Direction des Musées de France, et avec le concours de la Ville de Nantes et d'Electricité de France, un nouveau laboratoire de restauration des métaux et des céramiques archéologiques. Provisoirement installé dans le Musée archéologique, le Laboratoire Arc'Antique a commencé ses activités le 1^{er} avril 1990 et son action au service du patrimoine public et privé s'étend déjà du Poitou-Charente à la Normandie, de la Bretagne et des Pays de la Loire à la Bourgogne. En attendant de disposer à la fin de 1992 des quelques 1500 m² de locaux spécifiques à construire sur le campus universitaire, près de l'Institut de Physique et Chimie des Matériaux qui dispose des puissants moyens d'investigation qui sont nécessaires, le Laboratoire traite d'ores-et-déjà, au sein de la Centrale Nucléaire de Flamenville (Manche), les premiers canons prélevés

sur les épaves de la bataille de Saint-Vaast-La Hougue (1692). La création de ce Laboratoire est l'expression de la volonté des partenaires régionaux et nationaux associés au Conseil Général de Loire-Atlantique, de se doter des moyens techniques et humains considérables qui sont nécessaires à la conservation du patrimoine et, pour la première fois en France, de répondre aux besoins spécifiques de la Direction des Recherches Archéologiques Sous-Marines et de la Direction des Musées de France en matière de sauvetage et de restauration du patrimoine maritime.

Institution bientôt centenaire dans sa configuration

actuelle, le Musée Dobrée évolue. Soutenue par le Conseil Général, propriétaire des lieux, par l'État et par la Région, sa nécessaire mutation lui permettra de poursuivre efficacement sa mission d'éternité, de conserver au public sa mémoire, de garder ses racines pour un nouveau millénaire.

Jacques SANTROT
Conservateur des Musées départementaux
de Loire-Atlantique
Musée Dobrée

* devise Bretonne composée par Thomas Dobrée qu'il fait graver sur un des murs du Palais.

PALAIS DOBRÉE



An dihanaff a rog ac'hanou

*Dobrée, heureux bourgeois, (du moins le disait-on)
Qui, défiant l'hiver en sa chambre bien chaude,
Glissait un doigt bagué d'une lourde émeraude
Dans le rare vélin d'un Celse ou d'un Platon.*

*De ce granit nantais plus dur que le béton
Il voulut son logis. La pierre était sans fraude,
Franc l'aplomb. Et pourtant «l'inconnu me taraude»,
Sur la tour, cet aveu se traduit du breton.*

*Son œuvre, son désir, cette demeure énorme,
Avant que seulement une nuit il n'y dorme,
La mort lui désignait ailleurs son oreiller.*

*Et c'est ainsi qu'il dut, au terme de sa route,
Dans un dernier émoi sombrement allier
Le dépit de l'échec aux tortures du doute.*

Maurice RICHARD

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE L'OUEST DE LA FRANCE



La Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France vient de célébrer avec éclat le centenaire de sa fondation.

Elle fut créée le 27 février 1891, à l'initiative du Docteur Louis Bureau, devenu Directeur et Conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes, après avoir enseigné la Zoologie à l'École de Médecine de Nantes.

Son dessein était de rassembler autour de l'établissement qu'il dirigeait, un noyau de gens cultivés, de ces esprits curieux et attentifs, avides d'acquérir une meilleure connaissance de la nature, que l'on définissait alors par le terme de «naturalistes».

Constituée avec l'appui de M. Guibourg de Luzinai, Sénateur-Maire de Nantes, la jeune Société va connaître un développement rapide et comptera très vite au nombre de ses membres affiliés, les plus hautes autorités scientifiques de l'époque, issues de l'Institut, du Collège de France, du Muséum National d'Histoire

Naturelle, et de diverses Facultés, personnalités au premier rang desquelles on trouve S.A.S. Albert I^{er}, Prince de Monaco, membre correspondant de l'Institut.

Son premier bureau comportait d'illustres scientifiques régionaux tels que : le Dr Ambroise-Théophile Laënnec, Directeur de l'École de Médecine, le Dr Charles Menier, professeur de matière médicale au même établissement (à cette époque, les sciences naturelles étaient une discipline médicale), le Dr Viaud Grand Marais, le Dr Louis Bureau, et bien d'autres...

En fait, cette jeune Société, dont la carrière s'annonçait pleine de promesses, venait, à son heure, s'appuyer sur la Trilogie Scientifique Nantaise de l'époque :

- le Muséum d'Histoire Naturelle, créé au début du 19^{ème} siècle, héritier des «cabinets privés», comme le Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, l'était du «Cabinet du Roi»,

- l'École de Médecine et de Pharmacie qui assurait un enseignement de Zoologie et de Botanique,

- la Société Académique de Loire Inférieure qui possédait depuis 1848 une section regroupant les Naturalistes.

Et ceci explique les liens étroits établis depuis lors avec le Muséum, liens précisés d'ailleurs, dans les statuts de la Société.

Le Muséum sortait ainsi de son cadre originel, un peu figé, de Conservatoire, pour devenir un pôle d'attraction, un lieu de rencontres et d'animation pour les chercheurs intéressés par les sciences naturelles, les membres de la jeune Société apportant à cette heureuse symbiose, leur ardeur, leur passion et leur enthousiasme.

Les statuts de la Société, pratiquement inchangés depuis un siècle, définissent bien le rôle qu'elle s'était assigné dès les origines :

- Concourir aux progrès de la Zoologie, de la Botanique, de la Géologie et de la Minéralogie dans l'Ouest de la France, au double point de vue de la science pure et des applications pratiques.

- Faciliter les études et les travaux des membres.

- Les informer des travaux scientifiques relatifs à l'Ouest de la France par l'analyse des publications de sciences naturelles concernant la région.

- Aider le Muséum d'Histoire Naturelle à publier les catalogues de ses collections et à les tenir à jour par des publications annuelles.

- Concourir, par l'échange de ses publications, à l'enrichissement de la Bibliothèque de cet établissement.

- A ces objectifs qu'elle assume depuis un siècle, avec une rigueur soutenue, est venu s'ajouter le souci de la protection de la Nature dans les Pays de Loire, concrétisé par une participation constante aux activités de nombreuses instances régionales, vouées à la Conservation des Sites et des Paysages, la Protection des Milieux Naturels, de la faune, de la flore et des sols.

C'est dans le droit fil de ces préoccupations nouvelles que, sous l'impulsion de M. Charles Morault, son Président de l'époque, et de Mme Baudouin-Bodin, conservateur du Muséum, la S.S.N.O.F. achetait en 1968 les salines désaffectées de la Paroisse, d'une surface d'environ 9 hectares, à proximité du Trait du Croisic, sur la commune de Guérande, dans le but de protéger les richesses naturelles du marais guérandais et d'y réserver une aire de repos et de nidification pour de nombreux oiseaux migrateurs.

En 1975, venaient s'y ajouter 3 hectares supplémentaires, confiés par l'Administration des Domaines, constituant ainsi un ensemble de 12 hectares connu sous le nom de : « Réserve Naturelle » de Penbron, dont la Société assure la gestion et l'entretien.

Administrée par un conseil d'administration de 24 membres, elle est actuellement présidée par le Professeur François Resche et regroupe près de 500 Sociétaires, issus de divers milieux sociaux : enseignants, universitaires, libéraux, professionnels de la nature et amateurs éclairés.

Elle dispose de moyens d'action divers :

- Elle organise au Muséum d'Histoire Naturelle, son siège social, 5 réunions mensuelles : une assemblée « Toutes disciplines », et une réunion de chacune des sections spécialisées : Botanique-Mycologie, Entomologie, Ornithologie et Sciences de la Terre.

- Elle met sur pied des sorties d'études et de prospection, spécialisées ou pluridisciplinaires.

- Elle publie des « Feuilles Mensuels » d'information destinés à ses Sociétaires et 4 Bulletins Annuels qu'elle communique à 205 Sociétés savantes dont 60 en France et 145 à l'Étranger, en échange de leurs propres publications qui viennent enrichir la Bibliothèque du Muséum.

Vient s'ajouter périodiquement à ce Bulletin, l'édition de suppléments hors série, tels que :

- L'œuvre collective « Marais Salants » réalisée sous la direction de Madame Poisbeau - Hémery,

- Le « Guide fleuri de la Ville de Nantes » de B. Darot,

- « Algues » de Y. Gruet et R. Le Neuthic,

- Et le dernier en date : « Cent ans de Sciences Naturelles à Nantes », publié à l'occasion du Centenaire de la Société, sous la direction de Y. Gruet.

Enfin, l'organisation périodique d'expositions — la dernière en date était consacrée à « La Vie des Milieux Humides » —, la participation à de nombreuses manifestations culturelles, et surtout, une constante disponibilité pour assurer la diffusion d'une information scientifique de qualité auprès d'un large public, confèrent à cette Société savante, une dimension et une envergure souvent insoupçonnées.

La Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France est assurément une vieille dame, mais qui se sent toujours prête, cependant, à toutes les performances...

Outre la mise en place de moyens puissants de propagande pour les sciences de la nature, elle contribue pleinement à la vie de la cité, en mettant inlassablement à la disposition d'un public, souvent mal informé et cependant avide de connaître — et il faut penser singulièrement aux jeunes — une documentation d'une haute qualité et d'une extrême richesse.

Elle peut être fière de sa mission, comme elle est fière des grands hommes qui furent ses membres, et qui ont dépassé la commune mesure : Louis Bureau, Charles Menier, l'Abbé Jules Dominique, E. Gadeceau, Georges Ferronnière, Joseph Peneau, pour ne citer que ceux-là.

Elle est fière enfin, en un temps où l'homme semble avoir délibérément rompu le pacte qui l'unissait à la nature et où la culture naturaliste semble en perte, de l'action opiniâtre de tous ses membres, naturalistes passionnés, enthousiastes, et désintéressés, qui ensemble apportent leur contribution aux progrès de la connaissance scientifique et concourent, dans la limite de leurs moyens, mais de toute leur âme, au développement rationnel de l'humanité, dans un cadre en harmonie avec les lois de la nature.

A. BONNAUD



LA SAINT-JEAN-PORTE-LATINE AU MUSÉE DE L'IMPRIMERIE



Depuis l'ouverture du Musée de l'Imprimerie, 24 quai de la Fosse, le 5 décembre 1986, nous avons pris l'habitude de fêter, chaque année le 6 mai, la Saint-Jean-Porte-Latine. Avant de vous inviter à partager avec nous cette journée, parlons un peu de ce Saint Jean qui n'est autre que Saint Jean l'Évangéliste. Celui-ci martyrisé à Rome, le 6 mai 95, devant la Porte Latine. Plongé dans une chaudière d'huile bouillante — rassurez-vous chers lecteurs — il fut sauvé miraculeusement et en sortit indemne.

Mais, direz-vous, quel rapport avec l'imprimerie ? Tout simplement l'huile qui est l'ingrédient de base de l'encre d'imprimerie.

Quelques jours avant cette fête, les animateurs s'activent à la mise en place du décor : guirlandes et décorations multiples donnent déjà un air de fête à nos locaux. Cette année, nous avons eu la chance d'offrir, en supplément à nos visiteurs, une exposition qui a suscité un vif intérêt : peinture, sculpture, marquette, photo, moulage, gravure, litho... *Les imprimeurs exposent*. Grande surprise pour certains d'apprendre qu'ils côtoyaient, au sein de leur entreprise, des artistes aussi discrets que talentueux.

Pour que chaque poste soit confié à un professionnel, le samedi — jour non travaillé généralement — a

été choisi pour la célébration de cette fête. Le professionnel en question est tout heureux de reprendre et refaire ses gestes d'antan ; en effet, dans tout un chacun sommeille *l'amour de la belle ouvrage* et la nostalgie du passé.

Le décor est planté, et dès 8 heures, les imprimeurs arrivent, les plus matinaux devançant de peu le gros de la troupe et c'est un ballet : blouses, composteurs ou cottes sous le bras, chacun s'empresse de gagner son poste pour une dernière mise en place, mise en chauffe des fondeuses, encrage, réglage, calage... Soyons prêts pour l'ouverture, non sans discuter, en attendant, de tel ou tel souvenir de travail.

10 heures : ouverture au public, c'est alors une vraie ruche, l'atelier revit, le vrombissement des machines, l'odeur du plomb fondu... Une atmosphère extraordinaire invite le visiteur à entrer. A l'accueil, très élégantes comme d'habitude, nos deux caissières, d'un jour et, à deux pas, notre cousine à tous qui offre gracieusement pâtisserie (délicieuse) et jus de fruits. Chacun se sent ainsi plus proche de la grande famille des imprimeurs.

Toutes les techniques sont au rendez-vous et nous accueillent avec sympathie, commençons avec notre visite poste par poste :



Au Musée de l'Imprimerie, le 6 mai 1991 (Photo «Presse-Océan»)

Debout, comme figés devant leur casse, voici les compositeurs-typographes. L'œil sur les différents cassetins, ils piochent avec dextérité les lettres mobiles qui forment les mots, puis les lignes et enfin les pages qui partiront ensuite à l'impression.

Juste à côté, le linotypiste a des dérangeaisons dans les mains, ses doigts agiles ne s'arrêtent jamais. Et descendent les matrices qui repartent ensuite pour la fusion de la ligne, puis, dans un bruit bien sympathique, regagnent une à une leur logement respectif. Ne le dérangeons pas, il doit boucler la *une* avant midi !

Demi-sœur de la machine précédente, la *Typograph*, moins importante, va vous étonner, guettez le renversement de sa corbeille.

A suivre, la *Ludlow* qui, elle, fond de gros corps.

Attention ! On dirait le bruit d'un cheval au galop, mais non, ce n'est que dame *Monotype* qui nous dévoile son secret : elle fond des caractères mobiles.

Visite terminée pour la composition, passons à l'impression.

Ici, de magnifiques presses à bras de 1840, les *Gros bras* sont là qui impriment un poème à la date du jour, quel luxe !

Plus loin, ce sont les *Gros mollets*, toujours en forme, qui ont été réquisitionnés pour marger sur les presses mécaniques à pédale !

Ah ! Les presses à cylindres ont perdu leurs marges et tireuses de feuilles (au grand désespoir des conducteurs). Voyons tout de même ce qu'elles ont à nous montrer. La *Voirin*, la plus importante (9 tonnes) et la plus longue, règne sur ce petit univers ; son mouvement de chemin de fer vous invite au magnifique voyage de l'impression.

Et voici les jumeaux lithos qui ont gardé toute leur vivacité dans le travail. Meticuleusement, avec amour, ils expliquent la disparition presque totale de leur profession.

Voici de palier, le graveur - peintre de grande

renommée - raconte son coup de foudre pour la gravure et ses différents états.

En face, l'enlumineur et la sérigraphie font bon ménage, l'un déposant ses couleurs avec brosses et pochoirs, l'autre les passant à l'aide d'une raclette au travers d'une trame de soie.

Que fait donc ici une couturière avec ses longues aiguilles de fil de lin ? Couturière ? Non. C'est la relieuse qui coud soigneusement, l'un après l'autre, les différents cahiers d'un très vieux livre.

C'est midi et vous nous quittez.

Pour nous, des tintements de verres sonnent le rassemblement d'un en-cas pris en commun. Nos coursiers n'ont rien oublié : cochonnailles, viande froide, fromages, fruits, gâteaux, café et... pousse-café. La table est dressée sur le marbre protégé d'une nappe de papier. Du haut de son lingotier, Gutenberg (en buste, de plâtre) préside et protège sa chère famille d'imprimeurs. Couteau et verre à la main (armes favorites des gens de la profession) chacun s'approche et les discussions vont bon train. C'est avec émotion et nostalgie qu'on évoque la disparition « du bon vieux temps » et de son ambiance si spéciale, c'est le cœur qui parle « compagnonnage ».

Déjà 14 heures ! Vite, nous regagnons notre poste de travail pour accueillir cet après-midi, amis, personnalités, et collègues professionnels, qui vont défilier et s'arrêter ici ou là suivant leurs pôles d'intérêt.

En ce jour, plus particulièrement, nous sentons bien que notre Musée est vraiment le gardien des faits, gestes et traditions de notre profession, et après le ton de l'amitié qui nous réunit en soirée, nous nous quittons sur un fidèle au revoir :

« A l'année prochaine... Si Dieu le veut ».

Philippe BREAUDAUDAU,
Philippe ROCHARD,
Maurice WABLE.

*Le Musée Municipal de l'Imprimerie est géré par l'Association Pro Arte Graphica dont le président est Mr Sylvain CHIFFOLEAU

L'ERRANCE DE L'EXTERNAT DANS LE QUARTIER DU BOCCAGE

Le nantais de souche qui parcourt les rues du centre de la ville de Nantes et, surtout, au-delà des « remparts », les quartiers Saint-Clément et Saint-Donatien sait qu'il chemine au milieu d'anciennes propriétés de l'Eglise. Si on a laissé ici et là des noms qui gardent le souvenir d'un passé très religieux, ce sont plutôt des gloires républicaines ou militaires qui désignent aujourd'hui les rues qui traversent les jardins des communautés religieuses d'avant la Révolution ou bordent des bâtiments qui ont abrité autrefois des hommes et des femmes voués à la prière et à l'étude, même il y a moins d'un siècle, avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais le vieux nantais le sait bien et il reconnaît sans peine les pierres du cloître des Visitandines, les armes en fer forgé de la maison des chanoines, la façade jésuite du collège de l'Oratoire où enseigna Fouché, le portail en plein cintre du Petit Séminaire où étudia Jules Verne... Curieusement, notre nantais n'éprouve pas les mêmes impressions et ne fait pas de pareilles observations lorsqu'il se pro-

mène dans cet autre quartier suburbain que fut le « Boulevard ». On n'en finirait pas pourtant de désigner les communautés ou les établissements religieux qui le cernaient naguère de toutes parts ou qui occupent encore les lieux.

C'est ainsi que, si beaucoup d'amoureux de notre ville savent bien, comme une plaque le rappelle à l'entrée de la rue Malherbe, que la chapelle de l'Immaculée était jadis l'église du couvent des Minimes, et font le lien entre les missionnaires diocésains de l'Immaculée Conception — dont la communauté a été dissoute en 1971 — célèbres en leur temps pour leur camaï à liséré bleu et leurs prédications populaires, la plupart ont oublié que ces prédicateurs itinérants, qui ont séjourné là un peu plus d'une centaine d'années, ont vécu longtemps là où est situé, de nos jours, le lycée Gabriel Guist'haui ! Il est vrai que leur chapelle d'alors, dédiée à Saint François de Sales, située rue du Boccage, a été rasée au début du siècle et tout souvenir en a disparu.

Voilà en tout cas un lien inattendu entre deux quartiers «excentriques» ! Qu'on n'aïlle pas s'imaginer, cependant, que nos missionnaires ont quitté leur maison, comme tant d'autres, après 1905. C'était, en effet, l'Externat des Enfants Nantais qui occupait, au moment de la «séparation», le quadrilatère bordé par la rue Bonne Louise, la rue du Boccage et la rue Colbert. L'errance de cet établissement dans le quartier, ou à ses confins, vaut d'être relatée car son emplacement actuel est son quatrième, ce qu'on ignore généralement puisque, pour lui non plus, rien ne le rappelle.

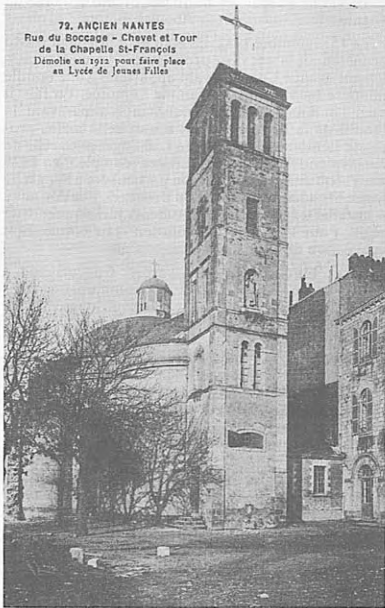
L'Externat des Enfants Nantais, en effet, a été ouvert en 1851 par l'abbé Pergeline, au N° 9 de la rue Lafayette, dans la maison qu'on appelait l'hôtel Porteau que l'on avait pris en location. Il débutait avec trente élèves, mais son succès immédiat obligea les autorités ecclésiastiques à rechercher un autre emplacement plus propice à l'établissement d'une véritable institution scolaire appelée à se développer. Or, le diocèse — on disait alors «la mense épiscopale», qui était un établissement public du culte — disposait précisément dans ce secteur ouest de la commune, rue du Boccage, de la vaste maison des missionnaires de Saint-François ainsi qu'on les appelait alors. La maison était spacieuse et comportait surtout de grands jardins agrémentés d'une pièce d'eau et plantés de beaux arbres. Elle comprenait aussi une chapelle, curieux édifice de forme circulaire surmonté d'une coupole, qui avait été construite en 1827. L'institution elle-même, fondée en 1818, n'avait pas toujours été prospère : la révolution de 1830 avait même réduit à deux le nombre des missionnaires. Mais l'époque suivante, celle des Lamennais et des Lacordaire, des

Montalembert, des Ozanam et des Guéranger, avait été propice aux entreprises de l'Eglise. C'est aussi, en ce milieu de siècle, l'époque de la loi Falloux, c'est-à-dire l'essor de l'enseignement libre et, plus précisément, confessionnel. La révolution de 1848 avait été, pour l'Eglise, l'envers de celle de 1830. Un vent de «restauration catholique» soufflait sur la France, à l'Ouest surtout.

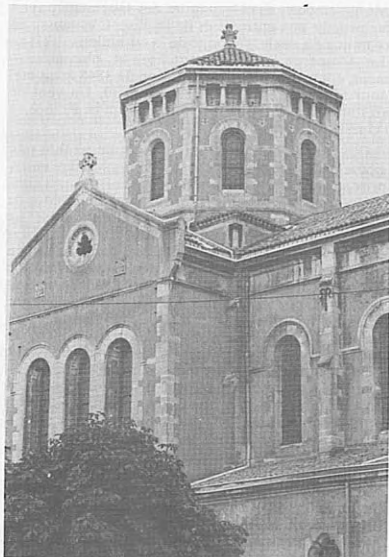
C'est sans doute dans ce contexte de vitalité religieuse qu'il faut placer l'opération immobilière entreprise sous l'inspiration — et avec la bourse — de l'abbé Richard de la Vergne, le futur cardinal archevêque de Paris, alors très jeune vicaire général du diocèse. Le 19 septembre 1849, le nouvel évêque de Nantes, Mgr Jacquemet, acquérait, rue Malherbe, ce qui restait du couvent des Minimes qui servait depuis la Révolution d'entrepôt de fourrage et de sucre. La maison était évidemment en assez piteux état et il fallut l'aménager. Mais au mois de juillet 1855, les missionnaires de Saint-François y étaient transférés, retrouvant là un nouveau dynamisme pour tout un siècle, tandis que l'Externat trouvait dans leur ancienne demeure un domaine à la mesure de son succès. La maison principale fut surélevée d'un étage, l'étang comblé et la propriété complétée en 1862 et 1863 pour former un trapèze d'environ un hectare avec deux cent soixante dix mètres de façade. On construisit même une salle des fêtes qui est aujourd'hui la salle Francine Vasse. En 1883, un petit internat, installé deux ans plus tôt rue Dugommier, dans la maison des Pères Jésuites expulsés à la suite des fameux décrets de 1880, intégra le 21 rue Colbert où beaucoup de nantais d'aujourd'hui l'ont connu puisque, contrairement à l'établissement principal, sa situation sur l'autre côté de la rue l'avait fait échapper à la main-mise de la Ville au début de ce siècle.

En 1905, en effet, en conséquence de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat (9 décembre) les biens de la «mense épiscopale» furent placés sous séquestre. Ainsi en fut-il de la plus grande partie de l'Externat. Cependant, l'administration dut honorer le bail consenti à la société des écoles libres des Enfants Nantais qui gérait l'établissement et qui possédait, elle-même, rue Bonne Louise : l'hôtel Sibille et l'hôtel Bourgerel, et rue Colbert : l'internat. A la fin du bail, en 1910, la Ville de Nantes acheta à l'Etat les biens de l'ancienne «mense épiscopale» et à la société — que l'Evêché avait prudemment créée à la fin du XIX^{ème} siècle, craignant l'avenir qui se dessinait — les hôtels Sibille et Bourgerel, afin de construire le lycée Gabriel Guist'hau, du nom du maire de l'époque qui réalisa l'opération avec un certain entretient.

L'Externat s'installe alors dans l'établissement voisin des Fidèles Compagnes de Jésus, au 18 de la rue de Gigant, où le Grand Séminaire — l'actuelle école Livet —, rue Dufour, avait trouvé refuge après l'expulsion des Séminaristes «manu militari» en 1906. Les Fidèles Compagnes de Jésus, dites «les Dames Noires», avaient dû, elles aussi, quitter leur école du fait de la loi du 7 juillet 1904 interdisant «l'enseignement de tout ordre et de toute nature» aux Congrégations religieuses ; mais leur communauté, reconnue légalement comme enseignante et hospitalière, avait au moins, en raison de cette double qualité, gardé la possession de son établissement. L'évêque de Nantes, ayant résolu de reconstruire son séminaire dans la propriété Lelasseur, alors en vente — et où il se trouve toujours — rue du Cardinal Richard, engagea l'Externat à louer aux Fidèles Compagnes leur ancienne école. Les trois cents élèves d'alors purent s'y loger mais deux événements vinrent modifier la situation. Ils étaient, sans qu'on le sache, porteurs d'avenir.



72. ANCIEN NANTES
Rue du Boccage - Chevel et Tour
de la Chapelle St-François
Démolie en 1911 pour faire place
au Lyce de Jeunes Filles



La chapelle du couvent des religieuses
de Marie-Réparatrice
(Photo A. Bellanger)

En premier lieu, l'ouragan mémorable du 21 novembre 1911 souffla la toiture de la chapelle Saint-François, rue du Boccage et, bien entendu, endommagea l'édifice gravement. Ouverte depuis toujours au public, elle avait échappé, conformément à la loi, à la fermeture pure et simple sinon, comme le reste de l'Externat, à la spoliation. Le maire profita de l'événement, qui tombait à pic, pour en interdire l'accès ; ce qui arrangeait bien les projets de la ville qui n'eut plus qu'à la démolir (en 1913), sa désaffectation étant automatique. Or, à l'époque, on n'envisageait pas qu'un établissement scolaire confessionnel puisse fonctionner sans chapelle...

Dans le même temps, par une curieuse coïncidence, le Séquestre annonçait la mise en adjudication, pour le 19 décembre, du couvent des religieuses de Marie-Réparatrice, fermé depuis dix ans. Ces religieuses avaient en effet quitté, elles aussi, leur maison quasiment voisine — fondée en 1871 — à la suite de la loi du 1^{er} juillet 1901 sur les congrégations religieuses, pour s'exiler en Belgique. Or, précisément, outre le bâtiment qu'elles occupaient, elles disposaient d'une grande chapelle de style romano-byzantin très pur, construite en 1875-1877 par l'architecte nantais bien connu, Ménard, qui la considérait, dit-on, comme la meilleure de ses nombreuses œuvres nantaises. Malgré la réputation qu'éprouvait l'Evêque à racheter à l'Etat une

propriété qu'il considérait toujours comme appartenant à une congrégation, on se décida à se présenter à l'adjudication. Celle-ci fut enlevée au prix fort en raison de la présence de promoteurs immobiliers acquéreurs de biens religieux et l'Externat put s'installer, à nouveau, dans ses propres murs sans pour autant quitter l'ancienne école des «Dames Noires» qui demeurait l'essentiel. Le généreux donateur qui permit à l'Evêque de financer l'acquisition ne mit qu'une condition à son geste demeuré anonyme : que la chapelle soit ouverte au public, comme l'était la chapelle Saint-François de Sales.

Il serait dit, pourtant, que l'Externat des Enfants Nantais n'en finirait pas d'être expulsé. Après l'Etat, ce sera, en quelque sorte, l'Eglise qui va l'y contraindre !

Voilà, en effet, qu'au printemps de 1918 débarque à Nantes toute une colonie de Fidèles Compagnes de Jésus, dont plusieurs religieuses âgées et infirmes flanquées de petites orphelines. Chassées des environs d'Amiens par la guerre, elles demandaient à se réfugier dans ce qui était toujours leur propriété, rue de Gigant, propriété hélas ! dûment louée et occupée. Que faire ? Ne pouvant, à l'évidence, leur céder la jouissance des locaux, l'Externat acheta, pour loger ses propriétaires, au N° 20 avenue Camus, le bel et vaste hôtel Houix (vendu tout récemment — en 1990 — pour financer une nouvelle construction scolaire au bord de la Chézine). Les religieuses devaient y demeurer jusqu'en 1933. Le bail de la rue de Gigant avait cependant pris fin en 1927, conformément aux lois promulguées du fait de la guerre. Entre ces deux dates se situe le pénible épisode du conflit entre l'Evêque de Nantes et la congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus, tranché finalement par les instances romaines en faveur de celles-ci : l'Externat devait quitter l'école de la rue de Gigant.

Le 15 septembre 1932, il s'était heureusement rendu acquéreur de la très vaste propriété qu'il occupe actuellement avenue Camus, ayant appartenu à une famille nantaise bien connue, la famille Lemoine. En fait, il s'agissait d'un échange. Quelques mois auparavant, la famille de la Bretesche avait acquis cette même propriété Lemoine à seule fin de l'échanger avec celle de l'ancien couvent des Réparatrices (complété en 1925 par l'acquisition d'une maison particulière à l'angle de la rue Mondésir et de la rue du Boccage). Elle désirait y réinstaller les sœurs mais la prudence juridique était de règle. Pour l'Externat, la solution était bonne. Son acquisition de 1911 s'avérait excellente.

Ainsi, tout rentrait dans l'ordre. Chacun était à nouveau chez soi. Chacune des communautés religieuses retrouvait ses locaux. Pas pour longtemps on le sait ! Quelques dizaines d'années plus tard, l'absence de recrutement les en écartera définitivement. Curieusement, l'Externat, toujours en extension, reprendra la jouissance de l'école rue de Gigant, mais c'est l'institution Française d'Amboise, appartenant aux religieuses de Chavagnes-en-Paillers, qui prendra possession du couvent des Religieuses de Marie Réparatrices dont la chapelle pourrait bien hélas ne jamais rouvrir. Autre temps !

Michel BRION



LES FIDÈLES COMPAGNES DE JÉSUS A NANTES

L'Institution Saint-Michel - 1824-1977



Madame de Bonnault d'Houët fonde à Amiens la Société des Fidèles Compagnes de Jésus. En 1824, la Fondatrice arrive à Nantes pour y ouvrir un pensionnat. Impossible de trouver une maison à vendre ou à louer. En attendant mieux, la ville lui accorde une maison destinée à être abattue, son emplacement devant devenir la Place de la Monnaie.

Les bâtiments tombant en ruines avaient servi de caserne. Mais, il y avait aussi, disent les Annales des Sœurs, «un lieu couvert d'une immense longueur, autrefois une corderie».

Consultons l'histoire de la Ville. «Nantes au XVIII^e siècle connaît une période de prospérité triomphante... «Son port se hausse au niveau international». A ses grands voiliers il faut des cordages. A cette époque, «la manufacture de cordages de Brée et Bodichon, près des Prêtres Irlandais, comprend deux grandes corderies couvertes, avec deux pompes à feu, dix sept magasins pour les chanvres et les goudrons». («Histoire de Nantes», Paul Bois. P. 193).

Or, lorsqu'on regarde un plan de Nantes du XVIII^e siècle, et qu'on cherche ce qui doit correspondre à l'emplacement de l'actuelle Place de la Monnaie, que trouve-t-on ? «Un bâtiment d'une immense longueur» et qui porte le nom de «Grande Corderie». Tout à côté, on lit «Chapelle des Prêtres Irlandais».

C'est donc cette grande corderie qui aurait fait partie de la première demeure des Fidèles Compagnes de Jésus à Nantes ; c'est là que se seraient bien amusées deux petites filles, Louise Petit et Marie de Bussy, les deux premières pensionnaires des «Dames Noires», et de surcroît, futures Supérieures Générales, succédant l'une après l'autre à la Fondatrice.

Les deux petites, toutefois, ne se sont pas amusées très longtemps «dans ce lieu couvert d'une immense longueur». En 1826, la Fondatrice achète la propriété située entre la rue de Gigant (N° 18) et la rue du Bocage. Fermée plusieurs fois, rouverte toujours, cette demeure restera propriété des Sœurs pendant plus d'un siècle et demi.

On raconte qu'avant d'y recevoir des enfants, la propriété avait accueilli des agneaux. Du temps où Marie-Antoinette jouait à la Bergère dans son hameau de Trianon, on y aurait fait un élevage de ces petits pensionnaires à quatre pattes qui prenaient ensuite le chemin de Versailles.

Il existe une autre tradition, celle-là plus sûre parce que fondée sur les fondations mêmes de la maison. Cette grande maison achetée par notre Fondatrice est, à proprement parler, «bâtie sur le roc». Il suffit de jeter un coup d'œil à la cave de la cuisine pour trouver la pierre vive... Il est donc très probable que la propriété ait fait partie des «Carrières de Gigant» tristement célèbres.

Après le désastre de l'armée vendéenne à Savenay (24 déc. 1792), les noyades et l'échafaud ne suffisant plus à Carrier pour son atroce besogne, il avait inventé un nouveau moyen : «Les prisonniers étaient emmenés dans les Carrières de Gigant et fusillés. On utilisait pour cela surtout les «Hussards Américains», une trentaine de Noirs des Antilles, trop heureux d'assouvir leurs rancunes sur les Blancs fussent-ils de simples paysans vendéens» (Id P. 275).

Il est probable que les pensionnaires ignoraient tout de ces horreurs. Ce n'étaient pas les revenants de la Révolution qui venaient troubler leur sommeil, mais bien des joyeux vivants. Un restaurateur occupait la maison contiguë au pensionnat, et les fêtes s'y prolongeaient parfois tard dans la nuit.

Ce fut donc une acquisition doublement intéressante que celle de cette maison en 1873. Elle fut baptisée «Le Village». Le rez-de-chaussée, une immense pièce, servit dès lors de réfectoire aux élèves.

En 1877, Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, bénit la belle chapelle blanche dédiée au Sacré-Cœur. La grande salle sous la chapelle, appelée la «crypte» quoiqu'elle soit au niveau du sol, sert de salle d'étude.

En 1898, le grand bâtiment, déjà surélevé en 1835, est prolongé jusqu'au mur qui borde le jardin à l'est. Extérieurement, on ne voit pas de différence.

En 1905, la persécution religieuse chasse les religieuses de Nantes. La maison est alors occupée par le grand séminaire puis par l'Externat des Enfants Nantais».

En 1919, retour à Nantes des Fidèles Compagnes de Jésus. Non pas à la rue de Gigant, toujours occupée par l'Externat, mais au N° 20 de la «Tenue Camus», (aujourd'hui propriété de l'«Externat»). C'est un petit hôtel charmant. Mais le problème c'est le manque de place. Il faut s'y inscrire à sa naissance, paraît-il.

En 1933, retour à la rue de Gigant.

10 mai 1940 : grande offensive allemande, exode des populations vers l'Ouest. Le 15 septembre 1941, la veille de la rentrée, la maison est réquisitionnée presque entièrement. Le «Village» est épargné. Ce sera la «cohabitation pacifique». Les élèves, plus nombreuses qu'elles n'ont jamais été, trouveront asile grâce à la charité des communautaires voisines : Dames Blanches, Réparatrices, Auxiliatrices, Chavagnes. Les classes primaires trouveront une résidence stable dans la belle propriété de la Guilhommée, mise à leur disposition par Mme Lévêque.

23 septembre 1943 : bombardement de Nantes. La communauté se réfugie dans le petit château du «Bois d'Inde», près du village de Treffieux, à une cinquantaine de kilomètres de Nantes.

Septembre 1945 : rentrée à la rue de Gigant dans la maison qui a été épargnée par les bombardements. C'est à ce moment qu'elle prend le nom d'«Institution Saint-Michel», en action de grâce à l'archange à qui les Sœurs avaient confié la protection de la maison.

31 mai 1976 : célébration du 150^e anniversaire de l'établissement, sous la présidence de Mgr Morilleau et la participation des élèves actuelles et anciennes. Mais à ce moment la question se pose : Saint-Michel peut-il continuer. La réponse sera négative. Pour l'instant, Saint-Michel doit, une fois encore, fermer ses portes.

Aux derniers jours de juin 1977, les sœurs quittent Nantes. A la faveur d'un bail à Commodat, elles passent le flambeau, une nouvelle fois, à l'«Externat des Enfants Nantais».

Pour combien de temps ?

Mère Thérèse de Rancé
Fidèle compagne de Jésus

LE LYCÉE GABRIEL GUIST'HAU



Le lycée Gabriel Guist'hou, tel qu'on peut le voir rue du Bocage, a ouvert ses portes officiellement le 1^{er} octobre 1928 ; le siège administratif s'y installe à cette époque, quittant les locaux de la rue Harrouys où il était établi depuis la création du lycée de jeunes filles. Un lycée féminin avait, en effet, été créé à Nantes à la fin du XIX^{ème} siècle.

Si les lycées de garçons datent du 1^{er} Empire, il faut attendre la loi Jules Ferry sur l'école publique obligatoire et laïque en 1881, les lois et décrets de Camille Sée sur l'enseignement secondaire pour les jeunes filles en 1880 et 1881, pour que le Conseil Municipal de Nantes se penche sur la question en juin 1882. Il se demande «s'il doit obtenir du gouvernement la création d'un lycée, pour procurer aux jeunes filles une instruction conforme à celle que leurs frères reçoivent dans les établissements d'État».

Dans un livre intitulé «Nantes active et souriante», publié par la Société Académique de Nantes et de Loire-Atlantique, au chapitre sur le Docteur Guépin - mutualiste et bienfaiteur de l'humanité - on peut lire «le Docteur Guépin et sa femme aidés par les Vial, les Bordillon (entre autres) préparaient les foyers d'instruction pour les jeunes filles nantaises : l'école Vial, le lycée de jeunes filles».

En octobre 1882, en vertu d'un arrêté ministériel, un lycée national de jeunes filles ouvre rue Harrouys. En 1910, Gabriel Guist'hou est maire de Nantes, le lycée compte 432 élèves ; il devient urgent de l'agrandir.

C'est alors que l'on pense à l'immeuble qui abritait l'Externat des Enfants Nantais, situé entre la rue Colbert, la rue du Bocage et la rue Bonne Louise. Cet immeuble avait été placé sous séquestre en vertu d'un arrêté préfectoral en décembre 1906, en raison de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

L'Externat des Enfants Nantais avait été fondé en 1852 sur un emplacement charmant, fait d'un immeuble entouré de jardins avec pièce d'eau, et une charmille qui avait abrité la promenade des missionnaires de Saint-François. Une chapelle y avait été consacrée en janvier 1829.

Monsieur Pergeline, fondateur de l'externat, fit élever une maison d'un étage pour loger les professeurs, puis une salle des fêtes, plus tard la salle Colbert. En janvier 1910, Guist'hou adresse au Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts une lettre dans laquelle il demande l'agrément du Ministère pour l'emplacement choisi, en ces termes : «L'ensemble se trouve placé, sinon au centre de la ville, du moins dans un des quartiers les plus élevés, les plus sains, où existent beaucoup de jardins. Placé vers l'ouest de la ville, cet immeuble n'est pas loin du lycée de jeunes filles actuel. Il est assez bien desservi par 2 lignes de tramways voisins». Par ailleurs, aux archives municipales, un contrat de 4 pages fait état d'un omnibus qui aurait fonctionné de 1910 à 1913 ; il fait mention de 20 places, avec maîtresse de surveillance, un cocher assuré par la maison Chantreau. Transport garanti du lycée à la porte des élèves, etc... Même par neige et verglas.

Au début de l'année 1910, par une séance du Conseil Municipal, on déclare d'utilité publique le transfert du lycée de jeunes filles à l'endroit occupé par l'Externat, qui avait été expulsé en 1906. La démolition des

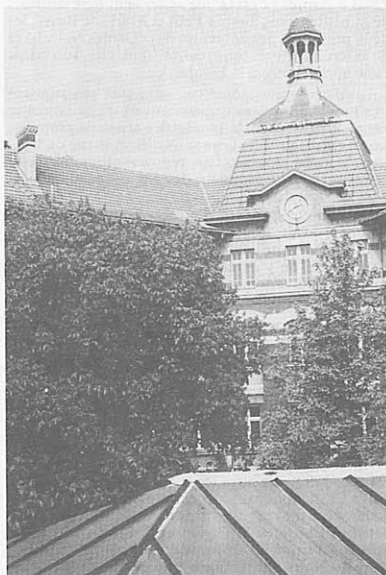
immeubles, vétustes, commence dès 1911. Il faudra 18 ans, en raison de la guerre 14-18, pour réaliser le nouveau lycée.

La construction se poursuit à partir de 1912. On approuve le projet de l'architecte Guchet. Les travaux sont confiés à l'entreprise Le Guillou. En 1914, la chapelle St-François est abattue bien qu'on ait d'abord pensé la conserver, elle est trop détériorée. Il en est de même de l'immeuble situé à l'angle des rues du Bocage et Bonne Louise.

En mai 1914, Gaston Veil, maire de Nantes, donne lecture de l'exposé suivant : «La construction du nouveau lycée est assez avancée pour que nous puissions ouvrir l'Internat du lycée de jeunes filles à la prochaine rentrée d'octobre...».

Hélas, en août, la guerre éclate ; à peine terminés, les locaux destinés à l'Internat servent d'hôpital de fortune ou «ambulance municipale». Les Nantais sont invités à y apporter des lits pour les blessés. La ville loue un hôtel particulier au 34 bd Delorme pour loger les internes. Ce ne sera qu'en 1922 que l'Internat prendra possession des nouveaux dortoirs modernes dans les bâtiments rue du Bocage et rue Colbert. Car, en 1918, pas de crédits ; les travaux ne reprendront qu'en 1921, à cette époque on terminera les immeubles inachevés et qui ont souffert des intempéries.

En octobre 1928, les bâtiments de la rue Colbert, de la rue du Bocage et de la rue Bonne Louise, sont terminés et aménagés. La rentrée du lycée de jeunes



Le clocheton, vu de la cour du lycée

filles peut avoir lieu officiellement dans les nouveaux locaux : le 1^{er} octobre 1928 et le siège administratif s'y installe enfin. A cette époque, 1928, on aménage des classes de physique, chimie, histoire naturelle et laboratoire. En 1930, le lycée compte 600 élèves.

Ce n'est qu'en 1931 que le lycée aura l'aspect que nous lui connaissons actuellement, avec son campanile qui domine fièrement le quartier et grâce à l'achèvement de l'immeuble en pan-coup entre la rue Bonne Louise et du Boccage.

Quant au dernier bâtiment construit, celui qui longe la rue Bonne Louise, sa construction va débuter en 1931 seulement. D'ou sans doute, l'inscription en chiffres romains, au-dessus de l'entrée, qui porte la date de 1934.

En 1936, on ajoute encore préau et galerie vitrée. C'est un lycée moderne, qui va fonctionner, aux classes spacieuses parfaitement adaptées aux disciplines scientifiques d'alors, s'ouvrant sur de vastes corridors et sur les cours plantées de marronniers. On a définitivement tourné le dos au vieux lycée de la rue Harrouys qui n'est qu'un souvenir.

Le nouveau lycée est donc né.

Quand a-t-il pris le nom de Gabriel Guist'hau ? Un compte rendu de délibération du Conseil Municipal, en novembre 1930, dit :

«Il nous a semblé que le nom de son rénovateur pourrait être inscrit sur le fronton, hommage public et mérité au grand maire Guist'hau avant d'être appelé au gouvernement. L'association des anciennes élèves, le conseil d'administration du lycée, ont déjà pris des dispositions dans ce sens. Si accord, la délibération sera soumise à l'approbation du gouvernement (séance du 8.12.1930)».

A l'occasion des cérémonies du cinquantième anniversaire du lycée - les 23, 24 avril 1932 - l'éloge de Gabriel Guist'hau est prononcé ; Monsieur Cassegrain, maire de Nantes, dit sa satisfaction de voir le nom de l'ancien ministre associé à l'établissement, puis «le drapeau tricolore qui, jusqu'ici, voilait la plaque représentant G. Guist'hau, tombe et le lycée de jeunes filles prend officiellement le nom de lycée Gabriel Guist'hau».

Certes, c'est Gabriel Guist'hau, maire de notre ville, qui a présidé au projet de construction du futur lycée, en 1910. Mais qu'est donc la personnalité et la carrière de cet homme éminent ?

Né en 1863 à St Pierre de la Réunion, Gabriel Guist'hau fut élevé à Nantes par ses grands parents paternels. Après de brillantes études, il devient avocat au Barreau de Nantes, puis à la Cour d'Appel de Paris. De bonne heure, il se consacre à l'œuvre mutualiste nantaise qu'il incarnera plus tard au Conseil Suprême de la mutualité de 1908 à 1920.

Il revient comme maire de Nantes en 1908, pour 2 ans, puis fut député de Loire Inférieure de 1910 à 1924.

En 1912, il devient ministre de l'Instruction Publique ; en 1913, ministre du Commerce ; en 1921, ministre de la Marine. Malgré son rôle social et politique sur le plan national, Gabriel Guist'hau reste attaché à Nantes - sa femme est nantaise - «Amoureux des lettres classiques, devenu grand maître de l'Université, il défend la culture latine et, pour cela, rétablit le concours général, restaure l'enseignement secondaire, défend la tradition et combat pour toutes les disciplines qui concourent à recruter les élites et à donner à la France sa force et sa grandeur».

Avant qu'aucun parrainage, pour le lycée de jeunes



Tableau de Gabriel Guist'hau, dans le parloir du lycée en novembre 1931.
(Photo A. Bellanger)

filles, ne soit devenu effectif, Gabriel Guist'hau meurt en novembre 1931.

Durant la dernière Guerre Mondiale, les bâtiments ont été épargnés.

En 1940, le lycée abrite des officiers prisonniers ; après leur départ, les Allemands occupent l'internat. Suite aux bombardements de septembre 1943, le lycée, comme tous les établissements scolaires de Nantes, est fermé ; la vie reprendra normalement en octobre 1944.

Avant même que l'enseignement n'y soit dispensé, à l'époque où le lycée abritait un hôpital, lors de la guerre 14-18, l'un des grands mouvements de la pensée moderne y vit le jour. De la rencontre de deux hommes jaillit une étincelle d'où allait naître ensuite le «Surréalisme» : André Breton et Jacques Vaché, émule d'Alfred Jarry.

Dans l'une des préfaces intitulée «la confession dédaigneuse» par André Breton, qui date de 1924, on peut lire «C'est à Nantes où, au début de 1916, j'étais mobilisé comme interne provisoire au centre de neurologie, que je fis la connaissance de Jacques Vaché. Il se trouvait alors en traitement à l'hôpital de la rue du Boccage pour une blessure au mollet. D'un an plus âgé que moi, c'était un jeune homme aux cheveux roux, très élégant, qui avait suivi les cours de Luc Olivier Merson à l'école des Beaux-Arts. Obligé de garder le lit, il s'occupait à dessiner et à peindre des séries de cartes postales pour lesquelles il inventait des légendes singulières, etc...».

Si l'aspect extérieur demeure le même, le lycée, dont la qualité de l'enseignement n'a jamais faibli, répond aux besoins actuels par une évolution permanente. Des classes préparatoires aux hautes études cinématographiques ont été créées voici quelques années. Les

locaux eux aussi s'adaptent aux exigences actuelles. Un centre de documentation, doté de systèmes informatisés, a vu le jour ; un self de restauration accueillant et moderne vient d'ouvrir pour la rentrée 1991.

Tel est le destin de cette grande maison qui, depuis

110 ans, a vu défilér des générations de jeunes filles et maintenant de garçons et de filles qui préparent leur avenir.

Catherine BRISOU
Ex-Présidente des Anciennes Élèves du Lycée

LE CENTRAL TÉLÉPHONIQUE DE LA RUE MAURICE SIBILLE



Ancienne rue Cambronne, le nom de Maurice SIBILLE lui est donné en 1936.

Né à Nantes le 21 mai 1847, Maurice SIBILLE est un brillant élève du Lycée de Nantes. Reçu premier à l'École des Mines de Paris, il renonce à la carrière d'ingénieur et entreprend des études juridiques afin de devenir avocat et se fait inscrire au Barreau de Nantes.

Élu député le 6 octobre 1889, réélu successivement pendant plusieurs années.

En 1932, Doyen d'âge, il est élu vice-président de la Chambre et il démissionne peu après. Il a ainsi siégé sans interruption au Palais Bourbon pendant 43 ans.

Il meurt à Paris le 26 juillet 1932 à l'âge de 85 ans.

Le Central Cambronne

En 1927, le Central de Nantes passe du manuel à l'automatique.

Auparavant, en 1920, l'Administration s'était intéressée au site de la rue Cambronne ouverte dans le prolongement du Cours de la République.

Les plans du Central étaient prêts dès mars 1921, exécutés par l'architecte des P.T.T. et du Sénat, Ch. GIROUX.

L'hôtel Boulenger est incorporé au nouveau bâtiment de brique et de béton pour lequel sont prévus, à l'origine, deux étages, soit quatre niveaux avec le sous-sol et le rez-de-chaussée. Au premier étage l'automatique, au second l'interurbain et au-dessus une terrasse d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur la Loire.

L'existence de la terrasse est d'ailleurs éphémère, car dès 1929 on procède à une surélévation. Un troisième étage est construit à l'usage des lignes souterraines à grande distance, service appelé aujourd'hui Réseau National.

Depuis son inauguration, en 1927, le Central Cambronne a beaucoup grandi. L'État a exproprié, échangé des parcelles ou acheté des terrains voisins.

Les mécanismes des transmissions, des communications, évoluent parallèlement.

En 1927, c'est le système Rotary 7 A qui est choisi. Par la suite, en 1959, le Central est équipé en Rotary 7 B utilisé jusqu'à l'installation récente d'un système électronique MT 26, sans passer par le stade intermédiaire des mécanismes électroniques Crossbar ou Pentaconta.

On a coutume de dire qu'en France tout commence ou finit par des chansons (+). C'est le cas, à Nantes, pour la naissance du téléphone automatique. Une jeune demoiselle du téléphone, Louise PEINEAU, compose une chanson qui s'interprète sur l'air célèbre de «Monte là-dessus».

C'est le premier couplet et le refrain que nous vous proposons comme document :

*«Allo, braves Nantais
«Qui êtes abonnés,
«Enfin, ça y est, c'est fait
«N'allez plus rouspéter ;
«Dans un nouveau Central
«Tout de frais astiqué,
«Sous l'œil d'un Général
«Vous êtes transférés.
«Ah ! ce ne fut pas sans peine
«Qu'on plaça les "accus"
«Et vous avez de la veine
«Sans pour cela vous dire "cocus" !*

Refrain

*«Comptez d'ssus, comptez d'ssus
«Comptez d'ssus
«Sur l'Général Cambronne,
«Et soyez convaincus
«Qu'vous entendez quelque chose de plus
«Comptez d'ssus
«Car on sait
«C'est un fait
«Qu'il déteste que quelqu'un le cramponne
«Si vous voulez Nantais
«Faites vos premiers essais
«Vous entendrez : "Cambronne"...*

Armand EVE

(+) «La MALLE-POSTE» n° 8 - Janvier 1988.



LES ANNALES DE NANTES ET DU PAYS NANTAIS

Liste des numéros disponibles

- 151 - 1968	Vallet, La Regrippière, Chapelle-Heulin
- 161 - 1971	Machecoul et son Canton (II)
- 165 - 1972	I Pornic et la Côte de Jade
- 166 - 1972	II Pornic et la Côte de Jade
- 168 - 1973	Blain et sa Région
- 170 - 1973	Cahiers de Doléances de la Région nantaise
- 171-72 - 1974	La Paroisse et le Quartier St-Nicolas
- 185-86 - 1977	Plaisirs et souvenirs nantais
- 187-88 - 1978	Jules Verne, Études et documents inédits
- 190 - 1979	L'Estuaire
- 194 - 1979	Voyage musical au Pays nantais
- 216 - 1985	Nantes : L'Île Gloriette
- 218 - 1985	St-Gildas des Bois et son Canton
- 220 - 1986	En flânant dans les Communes de la Presqu'île Guérandaise, de la Turballe à Herbignac
- 222 - 1986	Du Quai des Antilles à l'Île Beaulieu - Hier et Aujourd'hui
- 224 - 1987	Le Croisic - Batz - Le Pouliguen
- 226 - 1987	Quartier de Paris, de Chanzy aux Batignolles, St-Donatien, St-Rogatien, Casernes, Écoles et Institutions, Le Bêle, Le Ranzay, Les Batignolles
- 228 - 1988	Sainte-Luce et les charmes de la Loire
- 230 - 1988	Souvenirs et portraits de peintres et d'écrivains nantais
- 232 - 1989	L'ancienne Villeneuve : les quartiers du Marchix et de St-Similien
- 234 - 1989	Quartier Pirmil - Pont-Rousseau - St-Jacques
- 236 - 1990	Le sport à Nantes et en Loire-Atlantique, naguère, hier et aujourd'hui
- 238 - 1990	Promenade de la place Mellinet au quai de l'Aiguillon : la butte Sainte-Anne
- 240 - 1991	Le Pays d'Ancenis

Prix : Le numéro : 20 francs jusqu'au 194 inclus
Les numéros 216, 218 : 22 francs
Le numéro 220 : 28 francs
Les numéros 222 à 236 : 30 francs
Les numéros 238 à 240 : 35 francs
plus les frais d'expédition.

Paiement à adresser à la Société Académique de Nantes, 19 rue de la Petite Reine, CCP 236-27 R Nantes ou chèque bancaire d'après facture jointe à l'expédition majorée des frais d'envoi.

Toute demande de renseignement doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Nous tenons à la disposition des bibliophiles un certain nombre d'exemplaires de :

- Marins et Corsaires du Pays Nantais,
 - Nantes active et souriante
- au prix de 150 francs l'exemplaire.